

PROSPER

25

Pour la maîtrise de leurs usages par les usagers

agir et penser sans argent

- ✧ *Les Rencontres pour
une Civilisation sans argent*
- ✧ *Un sociotope sans argent*
texte du CD 6
- ✧ Eric Hazan et Kamo
« *Premières mesures révolutionnaires* »...
- ✧ Laurence Duchêne et Pierre Zaoui
L'Argent au-delà de la morale et de l'économie
- ✧ J.-F. Aupetigendre
Le porte-monnaie, Une société sans argent
- ✧ *Les Appels à Contribution*
- ✧ *www : desargence.org*

Les aventures de **PROSPER**...

Entre le n° 24 et le n° 25, un an ! Récapitulons...

*Le n°24, paru au printemps 2012, contient la première partie d'un **Argumentaire pour un sociotope sans argent**, qui expose la faisabilité d'abolir la monnaie et pourquoi, dans la perspective de « la maîtrise de leurs usages par les usagers », cette hypothèse déborde celle de l'économie distributive, qui s'arrête à l'abolition des profits monétaires.*

*Le vocable de « désargence », inventé l'hiver précédent, figure dans le titre du **Lexique**, dont ce même numéro 24 contenait déjà plusieurs articles.*

Et voici Marc Chinal, qui s'est présenté tout exprès aux Législatives de Lyon pour en présenter l'hypothèse générale d'une abolition de la monnaie, et Stéphane Bernard, qui a milité à Zeitgest, un mouvement, né aux Etats-Unis dans les années 60-70, qui énonçait le principe d'une économie « fondée sur les ressources »^{xi}. Un mouvement qui rejoignait donc, sans que je le sache, l'abolition des profits monétaires telle que l'Economie distributive l'avait inscrite à son programme dès avant la guerre de 40.

*Entre nous une association de fait est née, qui m'a poussé à faire le point à la fois sur les enjeux et la faisabilité de la désargence et sur le parcours de **PROSPER** depuis sa création. Je me suis employé durant tout l'été, avec le soutien de Charles Coulon, à préparer et enregistrer une conférence-débat sur un CD intitulé **Un sociotope sans argent**, dont le présent cahier (25) contient des extraits. Fin 2012 j'ai ouvert un nouveau site, **DESARGENCE.ORG**, entièrement dédié au sujet.^{xii}*

*Une **Première Rencontre pour une Civilisation sans argent**, a eu lieu le 26 Janvier 2013 à Lyon. Le présent cahier en témoigne, avec trois interventions.*

*Fait remarquable : au moment où nous préparions cette première **Rencontre**, J.-François Aupetitgendre, sans nous connaître, écrivait **LE PORTE-MONNAIE, une société sans argent**^{xiii} ! L'idée est décidément « dans l'air ».*

*Dans cette conjoncture de rencontres, de blogs, de bouche à oreille et de courriels en courriels, **PROSPER** « papier » assure une communication matérielle au prix coûtant ou gratuitement pour ceux qui ne disposent pas encore d'Internet.*

*Tout ce qui paraît sur le site sera donc à l'avenir consigné dans **PROSPER**. Plus quelques articles et débats qui ont animé les courriels. Ceux qui parmi nos amis, correspondants et rencontres voudront avoir une trace de cette vie en marge ou conserver les cahiers peuvent donc nous les demander par en écrivant à prosper.dis@wanadoo.fr ou à l'adresse postale indiquée en 4^e de couverture.*

J.P.L.

^{xi} Sur Zeitgest, voir Google et sur le site **DESARGENCE.ORG** un article rédigé à partir d'une contribution d'un de ses membres qui fait une critique très éloquente de l'usage de l'argent.

^{xii} **PROSPERDIS.ORG** continue d'exposer les principes et les difficultés du distributisme historique. On y trouve aussi quelques textes fondateurs de l'*usologie* à laquelle un site sera dédié cette année.

^{xiii} Paru au printemps 2013. Voir compte-rendu p. 46 de ce cahier.

Au grand bal des fauchés

Vous avez dit « alternatives » ?

Une nouvelle *Rencontre pour Civilisation sans argent* était prévue dans la bonne ville de ***

Craignant sans doute un titre aussi fort, ou de ne pas remplir la salle, ou pour profiter de l'occasion de montrer dans quelles voies ses membres sont eux-mêmes déjà engagés, le groupe invitant a proposé de la titrer *Alternatives à l'argent*.

Alternatives au pluriel ! Ho ?

D'alternative à l'argent il n'y en a qu'une : c'est de l'abolir. C'est de faire la désargence. Au pluriel ça veut dire « alternatives à l'argent qu'on n'a pas ».

Au pluriel, ça renvoie au Revenu Universel d'Existence, à la décroissance volontaire, aux monnaies locales, aux demeures en paille et aux yourtes, aux récups en tous genres, au bio, à plein d'« idées » censées remédier aux misères du système ou qui tentent d'améliorer autant que faire se peut la vie quotidienne.

Au pluriel ça nous renvoie au bricolage au jour le jour dans une société façonnée par l'argent. Au pluriel, ça permet d'oublier la façon dont ce bricolage, qu'il opère au bas de l'échelle sociale ou au sommet, s'arrange des contraintes imposées par l'argent. En clair, « alternatives à l'argent », si ce n'est pas dans la perspective de le supprimer, ça relève de la collaboration ou de la novlangue.

Collaboration, novlangue... Ce sont des mots graves... Mais il en faut parfois pour faire le point, et j'aggraverai donc mon cas en rappelant ce qui se passe lors d'un changement de régime comme en Afrique du Sud, au Chili, en Argentine, dans les démocraties de l'Est, en Egypte, etc.

A la Libération, en France, exception faite d'une poignée de résistants et d'engagés chez Leclerc, le tri fut vite fait. D'un côté, ceux qui, en poussant à peine un peu plus fort les feux de l'inventivité et de la débrouillardise, s'étaient occupés pendant la guerre comme ils l'auraient fait en temps de paix, sans miser spécialement sur la victoire de l'occupant. De l'autre ceux qui avaient beaucoup misé dessus. Mais parmi ceux-là, combien avaient collaboré avec les nazis comme ils l'auraient fait en temps de paix avec les banques, le marché, les conditions du moment ? A un autre niveau que le Français de base, bien sûr, ça se voyait, gros comme les profits qu'ils en avaient retiré, mais exactement sur le même principe.

Combien, parmi ceux qui aujourd'hui s'engagent pour instituer le revenu d'existence, pour la décroissance et les monnaies parallèles, ont-ils conscience de collaborer au maintien du système actuel ?

Ils parlent d'alternatives... Mais à quoi, et en quoi ?

Ni les uns ni les autres n'auraient eu l'idée de présenter leurs bricolages et accommodements comme des alternatives

Reconnaissons-le : la plupart de celles qui le prétendent, aussi généreuses et géniales soient-elles, continuent de s'adosser au principe selon lequel il faut de l'argent et la certitude qu'il n'y aura jamais d'autre civilisation que celle de l'argent.

Faites observer à leurs promoteurs que la civilisation de l'argent, c'est le cercle de la barbarie « où plus les profits font de dégâts, plus les dégâts font de profits ». Ils en concluront que dans cette civilisation-là tout reste encore à faire, et qu'au lieu de la critiquer, eux, ils retroussent bravement leurs manches. Ils travaillent ! Ils travaillent à civiliser l'argent. L'argent est l'alpha est l'oméga. Ce n'est qu'avec de l'argent, beaucoup d'argent, qu'on pourra résoudre les problèmes sociaux et climatiques, soutenir la culture, etc.

Comment les convaincre d'abandonner ce genre de trucs et trucages et que tout ce qui relève de l'usage de l'argent, que ce soit pour en avoir le moins besoin possible ou même s'en passer tout en conservant son régime, relève déjà de l'histoire ancienne ? Qu'ils se distraient, nous promènent, et que leurs critiques du système, car ils ne sont pas gênés d'en commettre, relèvent de la feinte dissidence ?

Inutile. C'est leur joujou. Ils en ont parfois plusieurs. Ils ont trouvé celui-là ou un autre dans une pochette surprise, une rencontre, un exemple, une intuition, ou à la suite d'une mûre réflexion, peu importe. Et depuis ils y sont « accrocs ».

Mais les tenants de la désargence ne sont-ils pas dans le même cas ?

Petit détour du côté de la psychologie, des affects et de l'affectivité. Qu'est-ce qui nous passionne donc tant, nous, dans l'idée d'abolir l'argent ? *Que l'alternative en fasse vraiment une.* Mais en le disant ? En le disant, nous faisons entrer la désargence dans un registre raisonné, raisonnable, qui la trahit, comme de dire « pourquoi » on aime *ce* et *ceux* qu'on aime.

Dans le même registre - du « raisonné » - nous irons aussi disant que l'idée de faire la désargence résulte de deux expériences. 1. Celle d'un environnement de « solutions » qui résolvent les problèmes avec ce qui a causé la maladie, l'expérience d'un ensemble fatigué, fétichisé, valorisé par défaut, parce qu'on n'a rien d'autre à proposer, où il n'y a plus d'avenir que dans la répétition. 2. Celle des capacités nouvelles offertes par l'informatisation des données et les ressources humaines telles que les ont renouvelées les programmes scolaires, la télé, les médias.

Fort bien, mais la bonne réponse, une réponse en phase avec ce qui nous passionne dans l'idée de faire la désargence, est ailleurs.

Elle tient au fait que l'alternative à laquelle nous proposons de réfléchir, abolir l'usage de l'argent, ne prétend pas à la vérité et qu'aucune des excellentes raisons que nous trouverons ou inventerons pour l'expliquer ne suffira jamais à expliquer pourquoi, à peine aurez-vous laissé passer « et pourquoi pas ? » dans vos méninges, la question ne vous quittera plus. L'explication de son intérêt se trouve... en « appliquant » l'hypothèse.

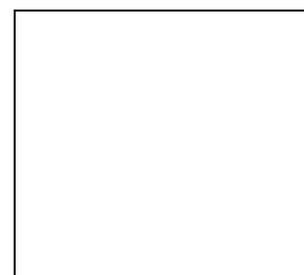
Prenez la désargence « comme point de départ, comme déclencheur » et observez ! Un tout nouvel espace vous est offert, où vous aurez la surprise de faire un tout nouvel usage, positif, de techniques que vous incriminiez, la surprise de refuser des idées qui pourtant avaient fait leur preuve, d'attraper une allergie aux petits pas qu'il faut faire si on veut que « les masses » suivent (qui ?). La surprise d'un espace libéré, dans lequel vous serez en capacité de tirer un parti nouveau de plein de données qui vous échappaient.

Le gâchis de temps et d'espérance du Revenu inconditionnel d'existence, de la Décroissance, des Monnaies Locales, j'en passe, vous prendra aux tripes. Tant de bonne volonté perdue, confisquée !

Toutes les bonnes choses qui sont mises en avant dans ces accommodements avec le capitalisme démocratique, oxymore increvable, vous seront, en désargence, « données comme par surcroît », sans avoir à vous en faire un drapeau. Les courageux bricolages qui aujourd'hui améliorent un peu la survie deviendront courants, faciles, expérimentés dans un tout autre esprit.

Offrez-vous déjà la lecture d'un *Appel à contribution*. Il en est question à la fin de ce cahier, avec un exemple, assez avancé, emprunté au site **desargence.org**, au sujet des banques sans argent, et la méthode pour en construire d'autres. Ils donneront lieu à des ateliers ou tables rondes dans de prochaines **Rencontres pour une civilisation sans argent**. Nous en rempliront un numéro spécial plus tard.

Ah mais comment nous faisons pour basculer dans la désargence ? Nous ne savons pas. Qui pouvait savoir comment la France serait libérée ? Comment Ben Ali, Moubarak, tomberaient ? En attendant que tout à coup, au moment où personne ne s'y attend et n'y croit plus, ça arrive, ou de trouver comment faire volontairement, vous n'avez pas le choix : vous êtes d'un côté ou de l'autre. 1. Vous prolongez le désordre établi. Au centre, agenouillé devant la providence argentique et le retour de Sainte Croissance. Dans les marges, où vous faites la promotion des fausses alternatives, les transformez en arguments électoraux, permettez aux agents de la classe politique de se singulariser à travers elles, donc de les faire passer des marges au centre du système et le prolonger. Ou 2. : vous montrez que la désargence est déjà faisable et qu'il faut l'avoir bien en tête si vous ne voulez pas que la prochaine « révolution » ne fasse un retour au point de départ, triste perspective qu'évoquent les *Premières mesures révolutionnaires* d'Eric Hazan et Kamo, dont vous trouverez un compte-rendu plus loin.



Un sociotope sans argent ^α

1. Abolir l'argent, comment ?

PROSPER a déposé l'argent au musée des usages qui furent un jour indispensables, avec les chapeaux haut de forme et l'écriture à la plume d'oie.

Pourquoi s'en passer ? Les raisons ne manquent pas. Pour le conserver non plus !

La seule raison qui vaille, qui vaut aussi pour les plumes d'oie, les plumes Sergent-Major et les chapeaux haut-de-forme, c'est qu'on peut aujourd'hui s'en passer. Totalement, et pas seulement à titre de prouesse individuelle, bonne à figurer dans le livre des records, en faisant du troc ou en exploitant la famille, les amis ou les Restos du Cœur.

Oui mais alors **COMMENT** ? Comment faire pour s'en passer ?

En fait, vous avez déjà tous les éléments de la réponse en mains.

Tous les jours, au moment où vous présentez un article à la caisse, vous avez forcément observé que la caissière cherche les code-barres pour les présenter au laser de sa caisse ou de sa douchette.

Les codes-barres ne signalent pas seulement le prix à payer. Ils signalent aussi ce qu'il faut renouveler. Chaque fois qu'un produit a été acheté, un signal en redemande au fournisseur. De nouveaux dispositifs sont déjà à l'étude, aux performances infiniment supérieures. Vous saurez tout sur un produit, tout ce qu'il a fallu pour le faire et entre quelles mains c'est passé. Mais ça ne changera rien au principe du double circuit des prix et des renouvellements.

Offrez-vous à présent l'expérience mentale d'une soudaine panne dans le circuit des prix.

La centrale de distribution avisera les fournisseurs ?

En attendant que le circuit des paiements soit rétabli, chacun d'eux va se retourner sur ses propres fournisseurs, qui en feront autant. Personne n'a envie d'arrêter le travail.

En fait, si personne ne devait payer, rien n'empêcherait le cycle des entrées et sorties matérielles de continuer indéfiniment. Il ne s'arrêtera que si une rupture se produit à un niveau quelconque de la chaîne.

Or, aujourd'hui c'est très souvent que cette chaîne s'interrompt, qu'un article disparaît des rayons ! Ce n'est pas parce que les matières premières manquent, ni les travailleurs !

C'est parce qu'un des maillons de la chaîne n'a pas fait assez de profits. C'est parce que l'entrepreneur ne peut plus emprunter ou que les clients ont la bourse plate.

La chaîne est rompue en raison directe de l'usage de l'argent.

Les matières premières restent sur le carreau, et les travailleurs aussi.

Ils se changent en invendus, ou ce qu'on appelle pudiquement des personnes en quête d'emploi.

Imaginons à présent un sociotope sans argent (sociotope comme on dit biotope : une économie, une politique sans argent), une économie où les prix sont abolis, où la création de produits et services, l'emploi lui-même, ne dépendent plus des profits qu'il faut en faire.

Une économie recentrée sur les ressources disponibles, donc, et qui les comptabilise comme toutes les entreprises le font déjà, par informatique, avec des codes-barres, en attendant mieux, pour gérer les stocks.

^α Début (séquences 1 à 6) du texte du CD6 composé après *PROSPER 24* en 2012. Débat p. 22

2. Des banques sans argent

Je vais sûrement vous étonner en disant qu'une économie comme celle-là, un sociotope sans argent, réalise tout ce que les partisans du régime libéral ont eux-mêmes toujours voulu.

Ils nous l'ont toujours bien caché et se le sont gravement caché à eux tout les premiers.

Je plaisante ou j'ai l'air, mais en vérité ils ne voulaient pas d'argent. Ou comme tout le monde, puisqu'on ne pouvait vivre sans argent. Mais les profits et superprofits qu'on leur reprochait, ces profits étaient au service, complètement au service d'une économie tractée par la croissance des profits monétaires, des profits monétaires redistribués en priorité à ceux qui en faisaient d'autres, mais auxquels tout le monde était intéressé, tout le monde, comme on le voyait quand leur croissance n'était pas au rendez-vous. Sans ces profits, les entreprises devaient arrêter, chômage, le budget de l'Etat n'était plus abondé, hôpitaux en berne, j'en passe et des plus graves.

Tout le monde, avant qu'on abolisse l'argent, croyait qu'il donnait plus de liberté.

Mais maintenant qu'il n'y a plus d'argent, les patrons, les cadres, se rendent compte que c'était faux, et que l'argent, le souci de vendre, les obligeait à faire **des prix qui se vendent plutôt que des choses utiles**.

Ils étaient pieds et poings liés par les prix, les malheureux. L'argent, c'était la guerre entre commerçants, entrepreneurs, patrons et travailleurs... Entre nations !

Ils auraient bien voulu créer des richesses en toute liberté, mais l'argent les mettait sous pression. C'est maintenant, maintenant que d'argent il n'y a plus, qu'ils peuvent entreprendre en toute liberté, sans gêner la planète ni tuer les concurrents. L'émulation a remplacé la concurrence.

Pour entreprendre, il suffit d'avoir un projet. Une fois qu'il a pris forme, vous allez à la banque, comme avant. Comme avant, sauf que les banques d'une société sans argent elles ont oublié l'argent. C'est devenu des banques de données.

Des banques de données il y en a déjà partout, je n'invente rien, sur plein de sujets qui s'entrecroisent.

Tous les stocks de toutes les entreprises sont aujourd'hui déjà gérés par informatique.

Dans un sociotope sans argent, les entreprises n'ont plus de raisons d'avoir de secrets, puisqu'elles ne se font plus concurrence. Et elles n'ont plus rien à cacher au fisc.

La banque sans argent ne fait rien d'autre que rassembler les infos sur les stocks et les moyens de transformation disponibles.²¹ N'importe quelle banque peut savoir et vous dire à la seconde ce qu'il y a, partout, CE QU'IL Y A, ce qui est disponible en matériaux, énergie, machines, appareils, compétences, tout ça du plus proche au plus lointain, et cette fois ce n'est pas pour spéculer sur la rareté. C'est pour savoir si on a les moyens et les croiser pour les rendre encore plus performants.

Pour chaque produit, la banque calcule des seuils de renouvelabilité sous lesquels on ne peut pas descendre.

Un jour, donc, un ci-devant libéral ou libertaire, ou un ci-devant écolo ou socialiste, NPA ou Front de gauche, n'importe, se mobilise pour un projet quelconque.

Il avertit ses copains, ils courent à la banque locale ou tout simplement consultent, à partir d'une console personnelle les données qu'elle a rassemblées.

La machine leur envoie un choix de brevets déjà déposés et les expériences déjà faites dans le même genre, et pourquoi elles ont réussi ou raté. Elle les prévient sur l'accueil possible et en quoi leur projet risque de contredire le respect des Droits Humains et de la Nature. Ils fouillent dans ce matériel et ils y trouvent de nouvelles idées.

²¹ Comme le font déjà la SNCF ou les agences de billets de spectacles

Les ressources nécessaires en matériaux, énergies, appareils, sont automatiquement calculées dès qu'une nouvelle hypothèse prend forme. Et où les trouver du plus proche au plus lointain, là encore.

Quand il n'y a plus d'obstacle ni en matériaux ni en énergie, quand votre projet d'atelier ou d'usine a intégré la sécurité et les phases de mise en œuvre, qu'est-ce qui peut vous empêcher de tenter l'expérience ?

Alors on tente. Et si ça ne marche pas, on analyse pourquoi et met ça en jauge pour les prochaines. Pas des expériences qu'on fait sur votre dos, vérifiées par les profits monétaires. Des expériences à ciel ouvert, où ne sont pris en compte que les profits humains et environnementaux.

Depuis qu'il n'y a plus d'argent l'esprit d'entreprise n'est plus limité par les profits. La banque fait désormais son cœur de métier, qui n'a jamais été de faire de l'argent, détrompez-vous, mais de la prospérité.

J'ai dit ça un jour à un colloque sur les banques de l'avenir, à la Faculté des Sciences de gestion d'Evry. Les vrais banquiers se sont sentis reconnus. L'argent, l'argent, en chercher, en faire, l'argent, pour eux, c'est la misère du métier...

Le but c'est une prospérité écologique et solidaire.

Au plan matériel, les nouvelles banques nous en donnent le moyen. Elles démentent tous les jours la peur de manquer, aujourd'hui entretenue par la spéculation, par le choix exclusif de ce qui rapporte, vite et gros, avec les ravages qui s'ensuivent.

Elles démentent la peur du lendemain, entretenue par la fragilité de ce qu'on appelle la croissance, *la croissance des profits monétaires, on oublie toujours de préciser.*

Vous l'avez compris, l'affaire est sérieuse. Alors si vous avez des doutes, n'hésitez pas : demandez à un informaticien si ce que je vous dis est techniquement possible.

Foi d'informaticien, il vous garantira qu'il n'y aurait aucune difficulté à le faire.

Calculer les seuils de renouvellement, pour lui, ça ne vole pas plus haut que réserver des places en TGV et c'est moins difficile que profiler des ailes d'avion, comme la création assistée par ordinateur le fait déjà couramment.

Nous craignons à juste titre l'informatisation des données qui nous concernent, mais l'outil informatique n'est pas coupable de l'usage policier qu'on en fait. C'est une belle chose, et le moment où jamais d'avoir de l'imagination.

Et de l'imagination, pas pour mettre des rustines au système et coller à l'autoroute par des chemins parallèles. De l'imagination pour faire ce dont nous sommes aujourd'hui déjà capables, sans devoir ruser avec l'argent.

3. Incidences sur la conso et le boulot

Un jour, comme ça, annoncez à vos collègues ou voisins la dernière décision du Conseil de l'Europe.

- *Quelle décision ?* - ...Que les dettes, les emprunts, les salaires, c'est dépassé, adieu, fini la servitude de l'argent, vous aurez accès à tout sans payer.

Quelle sera leur première réaction ? C'est pas vrai, tu veux rire, ou si c'est vrai, alors, ils vont tout emporter. « Ils », les autres, pas eux, bien sûr.

Mais ça ne résiste pas à l'observation. Un seul exemple.

Dans certains restaurants, aujourd'hui déjà vous payez un forfait et prenez autant de plat que vous voulez. Si quelques clients s'empiffrent parce qu'ils veulent en avoir pour leur argent, c'est de la faute de l'argent, qui a fait d'eux des prédateurs ou les empêche de manger à leur faim tous

les jours. Le restaurateur s'en moque : il fournit, et, pour le moment, il corrige ses prix en fonction. Quand les clients n'auront plus à payer, il continuera de fournir. Il cherchera des produits locaux et de qualité. Il se risquera plus facilement à offrir de nouveaux plats.

Si vous abolissez l'argent, les producteurs ne seront plus pour maintenir les prix obligés de jeter une partie de leur production. Les boutiques risquent donc plutôt de déborder. Les chaland se fatigueront vite de remplir leurs armoires.

Vous noterez que remplir leurs armoires, c'est ce qu'ils font aujourd'hui à l'annonce que ça va manquer ou que les prix vont augmenter.

Une étude anglaise a montré que jusqu'à 3% d'articles étaient jetés parce que la date d'utilisation était dépassée. C'est du gâchis, en raison directe là encore de l'usage de l'argent. Et quand une pénurie s'annonce, une pénurie bidon ou provoquée, qui est-ce qui enlève les premiers la marchandise ? Les plus riches. L'argent toujours.

L'argent n'a jamais moralisé les achats. Est-ce qu'il a moralisé le travail ?

C'est ce que croient ceux qui nous disent : mais s'ils ne sont pas payés, les gens, les autres, là encore, « ils » ne voudront plus rien faire. Eh bien tant mieux !

Mais ça ne durera pas longtemps, et ce sera enfin l'occasion de réfléchir à ce dont NOUS avons l'usage, vraiment l'usage, et de libérer une somme considérable d'énergie mentale et physique aujourd'hui employée à des tâches qui étonneront nos petits-enfants quand ils les découvriront au musée des usages qui furent indispensables.

Nous pourrions concentrer nos efforts sur les produits et services dont ne pouvons pas nous passer, dans le cadre actuel de nos usages, jusqu'à ce que nous les déposions à leur tour au musée que vous savez.

Nous pourrions exiger dorénavant de les produire sans devoir en passer par les petits chefs et les cadences infernales, à condition d'être clairs sur la sécurité, l'organisation du travail, les retombées écologiques, médicale et j'en passe.

Nous ne serons plus obligés de produire en masse pour abaisser les prix et tuer les concurrents. Nous pourrions produire tout de suite UTILE, sain, durable et beau. Et local.

Nous pourrions, et c'est important aussi, bien plus souvent créer, inventer, pour nous faire plaisir, sans que ce plaisir soit associé, prostitué à une somme d'argent.

Vous voyez donc déjà se profiler ce à quoi on devrait reconnaître la démocratie si elle existait quelque part : un régime politique où les usagers ONT la maîtrise de leurs usages.

4. Pistes de recherche logement, éducation, décisions

Voici maintenant trois questions, choisies pour faire comprendre, à travers les réponses que nous proposons, ce qui va cette fois vraiment changer.

1. Comment ça se passe pour le logement ?

Vous avez acheté le vôtre. Vous en êtes propriétaire.

Mais avez-vous les moyens d'en être responsable ?

Je veux dire : est-ce que vous l'entretenez comme il faudrait ? N'attendez-vous pas pour entreprendre des réparations, anticiper sur celles à venir avant qu'il ne soit trop tard ?

La qualité du logement ou du pavillon que vous avez acheté était limitée par vos moyens en argent. La responsabilité de son entretien est limitée par la hauteur de vos revenus.

Dans une économie sans argent, vous aurez droit d'usage sur votre logement ou pavillon aussi longtemps que vous voudrez. Vous pourrez exercer votre responsabilité plein tube. Et pas tout seul. Vous vous regrouperez pour prévoir à temps ce qu'il va falloir changer, ce qui pourrait être amélioré.

Des entreprises seront créées pour intervenir, et feront en sorte de ne pas devoir intervenir à tout moment dans l'urgence. Elles ne craindront plus le chômage.

Elles ne pousseront plus à la consommation, elles feront le maximum d'économies de main-d'œuvre, d'énergie et de matériaux, tout en cherchant la qualité.

C'est ce qui nous fait dire que la désargence est décroissanciste par construction.

Vous pourrez multiplier les expériences de bâtis heureux, et les riches ne seront plus les premiers à en bénéficier. Les villages énergétiquement autonomes sont déjà partout à l'étude. Vous le savez. Bravo. Nous avons tout ce qu'il faut pour les multiplier.

Mais les crédits ne suivent pas, il faut attendre,

ce qui démontre que l'argent fait perdre du temps.

Vous avez sans doute noté que l'achat des appartements à roulettes, des voitures, je veux dire, est doucement en train de passer de mode. De plus en plus, on les loue.

Ce qui n'empêche pas les clients, bien au contraire, de signaler s'il y a des choses à corriger.

Ils veulent un outil parfait, et c'est tant mieux pour la sécurité générale.

J'en parle pourquoi ?

Parce que dans un sociotope sans argent les locataires seront logés à la même enseigne que s'ils étaient propriétaires. Au moindre problème, ils préviennent et leurs observations remontent la chaîne jusqu'au moment de la conception.

Dans un sociotope sans argent, retenez que **le droit d'usage passe avant la propriété**. Il la rend même inutile.

Il abolit en tout cas l'appropriation par l'argent et ses dérives, comme s'accrocher à ce qu'on a acheté parce que ça a coûté et la symbolique du paraître associée au prix que ça coûte. Vaste sujet !

Et l'éducation ?

Imaginez-vous petite fille ou garçon, dans une société où vos parents prouvent tous les jours qu'ils peuvent avoir eux aussi des bonnes idées, les proposer, les voir reprises, expérimentées.

Dans une société où les diplômés ne commandent plus la hauteur des salaires, on n'a plus besoin de reculer l'âge de l'entrée dans la vie active et de vous gaver, tout jeune, de savoirs dont vous n'avez pas eu le temps de ressentir la nécessité.

Au lieu de cloisonner les savoirs, au lieu d'apprendre à tout savoir sur une tête d'épingle et à tuer les concurrents, vous serez jeté tout jeune dans une atmosphère solidaire de recherches.

Un jour ou l'autre, les jeunes ou les moins jeunes voudront en savoir plus sur ce qu'ils ont vu faire ou déjà fait, et comment pousser les choses. Ils chercheront qui peut soutenir leur demande.

Ils seront comme aujourd'hui dans la situation de quelqu'un qui cherche une rue, ou qui a un petit réseau d'amis sur Internet : il y a toujours quelqu'un pour l'aider, aider à préciser sa demande, à l'enrichir.

Voyez comment ça se passe déjà entre bricoleurs. Tous solidaires ! Ça n'exclut pas que certains se polarisent sur un sujet et le fassent avancer. Au contraire. Et n'étant plus rémunérés, ils seront moins enclins à conserver des droits sur leur pré carré. Ils croiseront plus facilement leurs recherches avec d'autres et ce sera tout bénéfique pour tout le monde.

La désargence, c'est une machine à décroisonner.

Décroisonner les savoirs et les classes sociales, pareil. Nous pourrions en reparler.

Et au sujet des prises de décision ?

La question est rarement posée, mais elle nous semble importante, car dans un sociotope sans argent, vous l'avez compris, la recherche, l'expérimentation, sont constamment présentes. Ce n'est plus l'argent qui décide. C'est l'expérience. Les banques de données garantissent sa faisabilité, et l'expérience elle-même, le terrain, décide de sa poursuite ou pas. Elle modifie la trajectoire à temps ou enjambe librement sur une autre trajectoire.

Le nombre de voix qui se porte sur un projet n'a jamais prouvé la qualité du projet.

Cette qualité se prouve à l'expérience, et dans un sociotope sans argent, cette preuve, les premiers qui s'y intéressent et la connaissent sont ceux qui la font, sur le terrain, dans les ateliers, les entreprises, conçues dans l'esprit « on va voir », tentons l'expérience, et non plus « pourvu que ça rapporte »...

Ils seront les premiers à savoir ce qui ne va pas, ce qui est déjà le cas aujourd'hui, mais ils sont bien obligés de se taire.

Ils pourront interrompre à tout moment l'expérience sans ruiner un bassin d'emplois et déclencher des plans sociaux.

La démocratie n'aura donc jamais été aussi réelle et agira, comme on dit, en temps réel. Les usagers auront le choix de leurs usages et exerceront sur eux un contrôle continu.

Les initiatives partiront dans tous les sens, et ne seront plus acceptées en fonction de leur utilité monétaire. Elles seront exclusivement jugées à leurs retombées techniques, sociales, politiques, environnementales.

5. Objections « massue »

Continuez, vous verrez, c'est riche. Mais dès que vous commencerez à en parler, ça paraîtra trop beau pour être vrai, et puis difficile à mettre en œuvre, et inévitablement vous aurez à faire face à des objections massives ou massue.

Autrefois on appelait ça « retirer l'échelle ».

Exemple : ce n'est pas demain la veille.

Mais les tyrans et des régimes balayés en quelques mois, ça arrive, inutile d'insister.

Au XVIII^e, en 1789, ceux qui les premiers ont parlé d'abolir les privilèges, est-ce qu'ils pouvaient se douter qu'entre la prise de la Bastille et la Nuit du 4 Août il se passerait juste trois semaines ?

Jetés par la fenêtre, les privilèges sont revenus par la porte, mais quelle porte ? La porte dorée, celle de l'argent. C'est donc le moment ou jamais de la condamner.

La désargence annonce autre chose qu'une révolution, autre chose qu'un retour au point de départ.

Autre objection massue : « Oh là-là votre truc, c'est la panacée universelle ».

Donc, aucune raison « d'y croire ».

Alors replions-nous sur la panacée universelle de l'argent.

Mais j'attends qu'on me dise comment on a pu et pourra jamais résoudre, avec de l'argent, des problèmes comme ceux du chômage, des estomacs creux, de la corruption, des paradis fiscaux, je cite en vrac et j'en oublie forcément.

Et puis, encore et toujours, l'objection, que dis-je, la PREUVE par la nature de l'Homme qui n'est pas mûr pour un truc pareil, vous voulez rire ! Il en sera toujours incapable !

Jusqu'en 1970, quand un Français traversait le Rhin, miracle ! Ces Boches, quand même, on avait beau dire, mais qu'est-ce qu'ils étaient propres ! Jamais les Français, etc.

Pour en finir avec la nature cochonne des grenouilles, comme les Anglais nous appellent, il a suffi de leur fournir des corbeilles et de balayer plus souvent les trottoirs. Pareil pour la nature lapiniste ou abortive des femmes.

On pourrait multiplier les exemples.

Introduisez des nouvelles pratiques et observez.

La nature humaine, elle s'en brosse les dents.

6. C'est à vous...

La preuve est maintenant suffisamment faite que les bonnes choses qu'on attend de l'argent, l'usage de l'argent ne permet pas d'y arriver, et que plus vous le prolongerez, plus vous risquez de détruire ce qu'on a fait de bien sous son joug. Voyez ce que devient le service public.

Vous savez, maintenant, comment vous passer d'argent. Sans vivre aux crochets de papa ni faire du troc. L'informatisation des données peut faire mieux dans tous les cas pour comptabiliser comme pour échanger.

Vous savez comment faire autrement d'une façon sérieuse, et pas pour singer ce qui se fait déjà ou le conforter en coulisse, comme des monnaies parallèle, du revenu d'existence, des accommodements avec l'argent, ce qu'on appelle des alternatives, géniales mais encore et toujours adossées à l'argent, et qui pourraient se développer encore plus génialement s'il ne fallait plus ruser avec lui.

Alors si vous voulez vraiment faire passer le message, le mettre en ondes politiques, je vous suggère quand même deux règles.

Première règle. J'avoue avoir moi-même du mal à la respecter. Inutile de perdre du temps et de la salive à montrer les dégâts commis par les profits monétaires. C'est aussi maso que de les subir. Réfléchissez plutôt à sa mise en œuvre concrète, et au fait qu'elle va enjambrer plein de trucs qui viennent aussitôt à l'esprit comme le contrôle des caddies à la sortie du magasin, ou le contrôle du temps de travail.

Elle va vite vous faire oublier toutes sortes de prêt à penser, pensées toutes faites, dont la logique n'est logique que sous le régime de l'argent.

Deuxième règle. Inutile de vous fatiguer à dénoncer les méchants profiteurs. Si certains en profitent, c'est parce que l'argent le permet.

Le but est une société réconciliée. Alors ne commençons pas par faire des boucs émissaires. Les traders et agents de l'impôt ne sont pas nés traders ou agents de l'impôt, pas plus que ceux qui sont aujourd'hui en prison ne sont nés délinquants ou criminels.

Les emplois que nous occupons peuvent changer. La reconversion des talents, ça existe, et elle sera plus libre dans une société où elle ne sera plus monnayée.

Prenez n'importe quel sujet qui vous tient un peu à cœur, et voyez ce que ça devient dans un sociotope sans argent. C'est ce que j'ai rapidement fait tout à l'heure avec le logement, l'éducation et les prises de décision.

A travers le peu que j'ai dit, vous avez déjà pu vous rendre compte que l'hypothèse de la désargence résout plein de problèmes sociaux et environnementaux que l'argent est incapable de résoudre et aggrave tous les jours.

Elle est autrement riche et enrichissante que celle de l'argent qu'il faut avoir et faire, autrement riche, autrement inventive que l'hypothèse de l'argent, qui a pris l'humanité par surprise il y a quelques millénaires et qui la verrouille depuis dans des oppositions de classes, de genre et d'origine, dans des destins d'argent.

Cette capacité d'inventer, c'est elle qui, le moment venu, ou provoqué, donnera envie de mettre la désargence en ondes politiques.



une civilisation sans argent

première rencontre



PROGRAMME

8.30 *Ouverture des portes*

9h : Marc Chinal : **Bienvenue**

9.10 Florence Leray : **Introduction**

9.20 Stéphane Bernard : **Politique ? Apolitique ?**

Comment détourner les échéances politiques pour faire connaître un nouveau modèle sociétal

9.30. François Laouadi, Jean-Paul Lambert : **De la décroissance à la désargence**

Abolir l'argent prend mieux que jamais en compte la paix sociale, la solidarité, sauver la planète, le prix des choses sans prix...

10.15 Jean-Patrick Abelsohn **Si l'argent ne compte plus, faut-il encore compter ?**

Quoi, comment ? *L'aide informatique et ses limites en régime monétaire.*

11.15 **DÉBAT 12h Pause**

13.30 Franck Victorien : **Humour, poésie, écologie**

13.45 Lecture d'un article d'A. Jappe **L'argent est-il devenu obsolète ?** **Le Monde**, Nov. 2011

14h François Laouadi : **Nous ne sommes pas seuls**

La galaxie antimonnaire

14.30. Anthony Boulin : **Tarir les injustices à la source**

Saper les rapports de pouvoir liés à l'argent

15h15 . **DÉBAT**

15.30 Marc Chinal : **Exemples de différents types de transition**

De la plus simple à la plus complexe

16.15 **DÉBAT**

17h. Florence Leray : **Conclusion et perspectives**

17.15 Discussions libres - 18.30. Fermeture des portes



Première Rencontre pour une Civilisation sans Argent, 26 Janvier 2013

De la décroissance à la désargence[❧]

introduction :

On peut se représenter la désargence, faire la désargence, l'état actuel des réflexions que nous menons sur une société, un sociotope sans argent, comme un delta où se jettent quatre fleuves, quatre courants de préoccupations.

Le premier est coloré par des soucis de caractère - moral, disons.** Toutes les religions préviennent les croyants contre l'usage de l'argent. Jésus chasse les marchands du temple, l'Islam condamne le prêt avec intérêt. Dans ***l'Ethique à Nicomaque Aristote faisait déjà une grosse colère à son propos.*

La critique de l'argent a culpabilisé les riches, les usuriers. Elle appelle au don, au partage. Elle entretient et développe des idées de justice sociale. Ces idées-là, en France, se sont cristallisés sur l'abolition des privilèges. La révolution française abolit la répartition de la société en trois ordres, trois castes, la Noblesse, le Clergé et le Tiers-Etat.

L'abolition des privilèges a été décidée trois semaines à peine après la prise de la Bastille, la nuit du 4 Août. Cette nuit-là, les Nobles et le Clergé ont jeté leurs privilèges par la fenêtre, mais ils sont revenus par la porte, sous la forme des droits supérieurs que donne l'argent quand vous en avez et savez en faire.

*C'est bien là ce qu'on appelle une révolution, c'est-à-dire un retour au point de départ. Et c'est en quoi diffère la désargence, qui fait, elle, comme l'annonce le titre de cette rencontre, **un changement de civilisation.***

[❧] Texte de l'intervention de JPL du 26 Janvier 2013 lors de la Première rencontre pour une Civilisation sans argent. La partie en italique a été lue par François Laouadi.

*Le **deuxième courant** emprunte la vallée des activités nécessaire à la vie de la collectivité. Vallée de la solidarité, une solidarité qui s'est transformée en échange d'un certain temps de travail contre un salaire.*

Comment le garantir, ce salaire, c'est la grande question, devenue question vitale...

*Marx, en 1854-55, déjà, s'était avisé qu'arriverait un moment où les machines travailleraient pour l'homme et qu'on ne pourrait donc plus les rémunérer sur la quantité de travail. Il avait donc prévu, logiquement, dans la logique de l'argent, qu'on ne pourrait le faire que sur la base de la totalité des richesses produites, **ce qu'il appelle la production sociale**. Il n'était pas entré dans les détails.*

Juste après la crise de 29, sans avoir jamais lu le texte de Marx, un mouvement connu sous le nom d'Economie distributive, a retrouvé l'idée. C'est une idée qui doit venir à l'esprit d'au moins cent personnes tous les jours, et toujours dans la logique de l'argent.

Encore faut-il trouver comment l'appliquer. C'est ce que les distributistes ont fait. Nous y reviendrons tout à l'heure, mais rapidement : ils avaient prévu une monnaie radicalement anticapitaliste. Emise sans intérêt, s'annulait au moment de l'achat. Elle ne servait qu'une fois. Pas moyen de l'accumuler !

*Elle n'en conservait pas moins la capacité de **valoriser**, de mesurer la valeur des choses et des personnes à partir d'un étalon monétaire, sur la base du prix qu'on leur donne, en fonction de leur rareté ou de leur abondance. **Elle conservait l'idée de valeur telle que l'argent la crée.***

En dépit d'avantages importants, comme celui de fonder l'économie directement sur les ressources et non plus les profits monétaires qu'il faut en faire, elle ne faisait encore et toujours qu'une révolution.

*Le **troisième courant** débouche de la vallée **des soucis de survie planétaire**.*

Le rapport de Rome, publié en France en 1972, a marqué un tournant dans la prise de conscience d'une planète aux ressources limitées. Cette prise de conscience atteint aujourd'hui les sommets que vous savez, Kyoto, Copenhague et autres, des sommets internationaux où les participants font assaut de bonnes paroles, tout en ralentissant et bloquant, soucieux avant tout de préserver leurs marchés.

Faire la décroissance, bravo, j'adhère, nous adhérons.

Mais là encore, ça ne fera encore et toujours qu'une révolution.

Comment une économie qui exige une progression constante de la croissance des profits monétaires, comment peut-elle tenir la route sans faire croître en proportion les dépenses matérielles ? C'est impossible, et cette impossibilité, à elle seule, justifie qu'on s'intéresse à l'idée de faire la désargence, d'abolir la monnaie. Or il est possible, aujourd'hui, de se passer d'argent, c'est tout à fait faisable, les outils sont là, on s'en sert déjà constamment, l'informatisation des données accompagne constamment tous nos achats. On peut s'en servir tout de suite dans un tout autre environnement que celui de l'argent.

*C'est ici qu'intervient le **quatrième courant**.*

Le 4^e courant, c'est celui du bonheur de vivre. C'est celui de la valeur ajoutée à la bouffe, à la santé, à la reproduction de l'espèce. Celui de tout ce qui déborde des stricts besoins.

*C'est celui de tout ce qui donne du prix à la vie, un prix qui ne se mesure pas, en totale contradiction, onc avec la mesure argentique, **un prix qui n'a pas de prix**, dont le mépris fait des malheurs : des gens mécontents, déprimés, hargneux, et qui se rattrapent ou se vengent comme ils peuvent sur les autres ou l'environnement.*

A travers l'histoire on a vu le moyen d'échanger, sous forme de coquillages, silex ou chèques, devenir, peu à peu, le message à lui tout seul. Le seul message audible, aujourd'hui, est celui de la valeur marchande, accolée, donc, à un prix qui peut varier.

*La question **Combien tu coûtes, combien ça vaut**, réduit les personnes et les choses à des valeurs chiffrées. L'argent permet de comparer n'importe quoi avec n'importe quoi, et d'oublier les singularités, il standardise, il abstrait, comme les notes à l'école.*

Faire la désargence casse la baraque, en s'emparant d'un outil qui existe déjà. L'informatisation des données, permet de savoir pour chaque objet concerné quels sont ses composants, d'où il provient, qui l'a fait. Les codes barres pourraient même déjà vous indiquer si les conditions de production sont compatibles avec les droits de l'homme et l'économie de la planète.

D'une manière strictement comptable, l'informatisation des données permet aujourd'hui déjà de savoir en temps réel combien il y a de choux, de bicyclettes, combien il y a de personnes compétentes en n'importe quoi, où les trouver et à quelle cadence on peut le renouveler, mais surtout, elle personnalise les informations. Elle le fait déjà couramment avec des choses aussi subtiles que l'ADN, des choses qui ne sont plus des choses mortes mais des possibilités, des possibilités qui se croisent entre elles et font la personnalité d'un individu.

Il ne s'agit plus d'une révolution dans l'usage de l'argent, comme ce fut le cas en passant de la monnaie matérielle à la monnaie immatérielle. Il s'agit de tout autre chose que nous allons passer cette première rencontre à explorer.

développement

Ces quatre courants, ces quatre vallées, c'est pour faire image, vous l'avez compris, et compris aussi, qu'ils sont là et resteront toujours là, même quand on aura aboli l'argent. Il s'agit de ce qu'on pourrait appeler, en termes savants, des constantes anthropologiques, et c'est sous ce terme, constantes ou contraintes, que je vais maintenant en parler, en montrant **comment une civilisation sans argent arrête à la source leur pollution par l'argent.**

La première constante, donc, que nous avons baptisée, qualifiée, de morale, a pour objet de régler, réguler, de faciliter, les rapports entre partenaires sociaux.

Quand on observe ça de plus près, on découvre des choses étranges. On voit par exemple, que si on accepte la domination du plus fort, qu'on soit un loup ou un humain, c'est aussi parce qu'il protège. La domination est quelque part branchée sur la solidarité, et c'est sans doute la raison pour laquelle on a tant de mal à la liquider. N'insistons pas.

Mais quand arrive l'argent, le pouvoir de l'argent modifie tout. Il modifie la façon dont les princes, les prêtres et les généraux exercent leur pouvoir. Il modifie toute la chaîne éducative, le respect des riches, des diplômés, l'attention portée aux signes de distinction sociale.

Tout jeunes nous sommes jetés dans l'obligation de nous servir de l'argent, nous sommes formés à son usage à travers l'usage qu'en font nos parents. C'est devenu comme un milieu, au point qu'on oublie d'en parler comme d'un milieu. Même quand les temps sont durs et qu'on ne parle plus que de ça, crédits, salaires, vie chère, on ne se pose pas la question de son usage, on trouve normal qu'il y ait de l'argent.

A ce système général nous collaborons, tous. Nous collaborons en travaillant, consom-mant, en éduquant nos enfants, en essayant de monter dans ses hiérarchies, et vous comprenez donc mieux pourquoi nous refusons de traiter les autres, les entrepreneurs, les spéculateurs, les banquiers, en boucs émissaires.

Dans les années 80, un groupe de jeunes sociologues, qui se réclamaient de Marcel Mauss, auteur d'un célèbre essai sur le don, a montré que la société ne pourrait pas fonctionner s'il n'y avait plein d'actes qui allaient au-devant des besoins d'autrui, plein d'actes généreux, dons et contredons, qui mettaient de l'huile dans les rouages. Ils allaient à l'encontre du postulat selon lequel l'homme est naturellement égoïste, **normalement** intéressé.

On leur a aussitôt, **normalement** objecté que si faire le bien, anticiper sur les besoins d'autrui, ça arrivait, c'était quand même intéressé, et qu'en fin de compte si on donnait, c'est que ça rapportait. Pas de don gratuit...

En fait impossible de trancher. Des restaus du cœur aux fondations des grands milliardaires en passant par la Sécu, les ONG et le FMI, même, il y a du don partout et de l'utilité aussi. On n'en finirait pas de faire la liste de toutes les mesures, économiques, politiques, éducative ou autre, qui sont en fait des actions **compensatrices**, largement commandées par les méfaits produits par l'usage de l'argent.

Qu'il s'agisse de don généreux, sacrificiel, ou d'utilitarisme égocentré, ils se rejoignent dans l'entretien d'un sociotope commandé par l'usage de l'argent. Ce que je demande maintenant aux

amis de Marcel MAUSS, les Maussiens, **comme à nous tous**, c'est d'imaginer comment **nos** capacités de donner, ou notre capacité de faire des choses utiles, vont fonctionner QUAND ON AURA SUPPRIME L'ARGENT.

Imaginez que le don, ou l'utilité, imaginez qu'ils ne soient plus voués à rendre plus gentil un sociotope où l'argent est à la fois le moyen et le but. Imaginez que toutes les entreprises soient lancées sans avoir besoin d'argent pour les lancer et qu'elles ne doivent plus rapporter, rapporter, rapporter, **rapporter de l'argent**.

Imaginez qu'on puisse, sans jeter des milliers de travailleurs/travailleuses sur le carreau, arrêter une production - et une consommation, aussi bien.

Imaginez un peu que donner, le désir de bien-faire, mieux-faire, de fêter la vie, que la vie en bonne intelligence avec les autres et la planète, que la moindre action, bonne ou mauvaise, ne soient plus indexés sur l'argent qu'on a ou qu'on n'a pas.

J'arrête sur ce point, mais il est bien clair que dépolluer à la source la constante morale de la référence à l'argent, faire la désargence, va déstabiliser la bonne conscience de ceux qui sont aujourd'hui les mieux placés dans la course à l'argent, mais elle ne va déstabiliser qu'eux. Je pense ici tout particulièrement aux travailleurs sociaux.

Nous avons tous appris dès la tendre enfance qu'il n'y avait de reconnaissance à attendre que si on participait à cette course à l'argent. Pensons-y. Nous aurons contre nous, au départ, aussi bien les riches que les pauvres. Ce qui fait beaucoup de monde, et comme en toute chose il faut aussi considérer les moyens, nous aurons encore beaucoup à apprendre de Gandhi et Mandela.

La deuxième constante - ou deuxième contrainte est celle du partage des besoins et de la solidarité sociale.

Depuis qu'on est sorti du paradis, fini la prise au tas. On a démontré que les sociétés dites primitives consacraient moins de quatre heures par jour à satisfaire les besoins essentiels.

L'argent arrive. Plus besoin de faire soi-même, on peut l'acheter.

Le système des échanges se met en place, et développe des activités de plus en plus spécialisées, avec lesquelles on fait de l'argent. De l'argent pour échanger et pour entretenir et développer les industries qui ? – qui font de l'argent !

Arrive, donc, la confusion du moyen et du but. Et si, du clampin de base au PDG +++, tout le monde bosse, c'est d'abord pour M. L'Argent président invisible d'une société anonyme de 6 milliards et demi d'actionnaires

Mais M. l'Argent et sa société ont la santé fragile.

Exemple : vous êtes entrepreneur, en n'importe quoi. Bon ça marche, vous dépassez tous vos concurrents. Arrive une nouvelle technique, vous n'avez pas prévu, c'est vous qui êtes dépassé. Faillite à l'horizon.

Quand les cours s'effondrent, pareil, et d'une manière générale, quand la croissance, la croissance des bénéficiaires, n'est pas plus rapide que les investissements, bonjour les **plans sociaux**, et le budget de l'Etat n'est plus abondé. Quand la pyramide des âges se réduit à la base, vos retraites sont menacées. J'en passe.

Face à des situations comme celles-là, on cherche des astuces, on ruse. Et j'ouvre une parenthèse, à propos d'une de ces astuces, une seule mais qui a aujourd'hui le vent en poupe.

Il s'agit du Revenu inconditionnel d'existence, connu aujourd'hui sous différents noms comme Revenu Universel ou DIA, dotation inconditionnelle d'Autonomie dont l'idée a commencé à germer en France au milieu des années 90

Sachant que j'avais pondu autrefois un article intitulé *assister c'est exclure*, sachant que j'avais une certaine expérience des milieux sociaux défavorisés, on m'a demandé comment les barres et les tours de banlieue accueilleraient un revenu distribué indépendamment du travail qu'on a ou pas.

Moi qu'est-ce que j'ai vu, et dit, franchement : j'ai dit que ce revenu, dans les cités, servirait à soutenir l'économie souterraine, la récup tous azimuts, les petits travaux de réparation et peinture, et les dealers en périodes creuses... Ce n'était évidemment pas ce que mes petits camarades recherchaient.

J'ai vu venir aussi ce qu'on appelle maintenant la flexibilité. Les patrons vous tiennent

à leur botte. Si vous n'acceptez pas leurs conditions, alors que d'autres en profitent. C'est que vous n'êtes pas malheureux.

Et puis, cette idée du revenu inconditionnel, elle arrivait au moment où les profits commençaient à se faire rares. Elle n'avait aucune urgence en période de trente glorieuses. Mais dans les périodes piteuses la croissance des profits monétaires ne tient pas ses promesses le budget de l'Etat n'est plus abondé de la même façon. Le revenu universel, allocation de solidarité ou Dotation individuelle d'autonomie, serait vite en cessation de paiement. Vous savez comment l'Etat s'en arrange : en s'endettant, et vous savez aussi comment ça se termine.

Je vous en parle parce qu'on nous objecte le revenu universel comme quelque chose de bien plus intéressant, rapide et tout, que d'abolir l'argent. Mais ça ne tient pas la route, et c'est encore une solution du genre soigner un malade avec ce qui provoque sa maladie.

Je vous en parle aussi parce que c'est grâce à ce débat sur le Revenu Universel que j'ai appris l'existence d'une solution proposée peu après la crise de 1929 par l'Economie distributive, une idée que **PROSPER** a contribué à faire connaître.

Pour aller vite, et pour vous montrer à la fois que c'est tentant et qu'il ne faut surtout pas tomber dans le panneau: vous chiffrez périodiquement la production collective. On sait le faire, c'est le Produit Intérieur Brut.

Vous émettez la somme correspondante, d'un trait de plume. Les banques le font tous les jours. Mais on l'émet sans intérêts. Elle s'annule au moment de l'achat. Elle ne sert qu'une fois.

Elle est donc radicalement anticapitaliste. Le capitalisme est sapé à la base.

Vous distribuez votre PIB aux travailleurs. Revenu assuré du berceau à la tombe. Ils peuvent acheter tout ce qu'ils ont produit et le renouveler en fonction **de leurs besoins à eux**, pas pour les besoins de la Croissance.

Ils vont pouvoir choisir contre quoi, échanger leur temps de vie. **Le travail n'a plus le même sens.**

Oui **mais**. Mais s'il y a de l'argent en jeu, vous aurez du mal à éviter la hiérarchie des revenus. Il y en aura encore de plus utiles que d'autres, dont l'utilité sera récompensée en argent,

qui prendront les postes de commandement et induiront des productions en rapport avec leurs revenus. Ce qui reconstituera les classes sociales... Il y avait quelques autres bricoles, mais rien que celle-là, ça faisait déjà beaucoup.

Et surtout, et ça devrait être aujourd'hui pour nous tous une raison suffisante, parce que l'argent continuera d'être la mesure de toute chose. J'ai tourné et retourné ça dans ma tête, et dans **PROSPER** aussi, où nous avons affiché **DANGER**. Mais comment sortir de ce guêpier ? Et puis un jour, **euréka**, sans savoir que c'était ça, justement ce que nous cherchions, nous avons trouvé - trouvé comment se passer d'argent. Comment s'en passer d'argent sans revenir au troc, au troc, monnaies locales et tralala.

La troisième contrainte ou constante, la troisième vallée de tout à l'heure, on pourrait l'appeler « vallée des castors ». C'est celle de l'équilibre avec le milieu, celle de la survie de la planète depuis que les humains sont capables de la détruire pour en faire de l'argent .

En 2006, nouvel appel à mes modestes ressources : des écolos bon teint se sont souvenus de mon passage à LA GUEULE OUVERTE un des premiers canards écolos où je prêchais déjà pour la maîtrise de leurs usages par les usagers. Il s'agissait cette fois de l'empreinte écologique et de lancer un mouvement pour la diminuer.

J'ai donc participé neuf mois durant ici même à Lyon, à la gestation des Etats Généraux de la Décroissance. Vive la décroissance, donc, sauf que la décroissance visée, c'est celle des productions matérielles. Mais c'est très beau de faire des produits et services propres, verts, éthique et tout. Encore faut-il les transformer en profits monétaires, sonnants et trébuchants. C'est ce qui vous explique que les éoliennes et les capteurs solaires produits en Chine écrasent aujourd'hui les éoliennes et capteurs européens.

Je ne me permettrai quant à moi jamais de traiter d'écolopitres ceux qui ont des idées pour économiser la planète. En arrivant dans le delta, toutes les eaux teintées par la décroissance sont les bienvenues, mais à condition d'être décantées, soignées de leur maladie infantile, celle de croire qu'on peut faire la décroissance matérielle dans un

régime qui exige la croissance des profits monétaires.

Considérez maintenant ce que devient l'idée de décroissance dans un sociotope sans argent, dans un sociotope où l'argent n'est plus ni le moyen ni le but.

La première question c'est : comment on fait, pour produire sans argent ?

Réponse : Eh bien on produit avec des ressources matérielles qui sont là. S'il y en a pour faire de l'argent avec, c'est qu'elles existent. Elles ne vont pas disparaître parce qu'il n'y a plus d'argent. C'est bien plutôt l'argent qui les fait disparaître, puisque, si elles ne rapportent pas, on n'a plus le droit de s'en servir, et c'est pareil pour les ressources humaines.

Dans un sociotope sans argent, vous allez pouvoir les épargner. Et pas pour spéculer sur leur rareté. Vous les épargnez parce que vous ne serez obligé, pour faire des profits, de faire les choses en grand pour abaisser les coûts, d'employer des pesticides, et de fracturer la planète.

Vous les épargnez parce que les ci-devant travailleurs/travailleuses ne seront plus des machines à produire et acheter plein d'objets, machines, voyages, qu'il faut absolument produire et acheter si on veut qu'il y ait du travail, du travail qui fait les salaires et les profits.

Dans une économie sans argent, **la production peut être facilement relocalisée**. On a le temps de faire pousser les salades et produire les vitamines au pays. Fini le principe des grandes unités de production, la concentration d'une industrie ou d'une culture qui ronge le pays jusqu'à l'os, bonjour les ateliers polyvalents et les cultures diversifiées.

Les conditions de production changent du tout au tout. On ne produit plus pour écraser les concurrents, ou n'importe quoi qui se vend. Les choses dont vous avez vraiment besoin, vous faites en sorte qu'elles durent, vous produisez tout de suite utile, sain, solide, durable et beau, écologique et convivial.

Vous cherchez, en amont, des usages qui permettent de se passer de toutes sortes d'appareils et machins, inventés pour pallier, trop souvent, au manque d'imagination.

Adieu la production industrielle d'objets qu'il faut tous posséder individuellement.

Un exemple : au lieu de traîner chacun son aspirateur comme un petit chien, vous aurez des tuyaux branchés sur une centrale d'aspiration pour tout l'immeuble ou la maison. On trouve déjà ça dans le Larousse ménager 1920. Cherchez pourquoi ça n'a pas pris !

En fait, les conditions de production au niveau des équipes, déjà, rien qu'à ce niveau-là, changeront complètement la donne en matière de consommation. S'il n'y a plus d'argent, les compétences réelles vont pouvoir se distinguer, tout le monde aura le droit d'avoir des idées, pour créer comme pour organiser, on ne va plus faire sa cour au chef pour monter en grade et être augmenté.

On ne produira et n'achètera plus des signes de distinction sociale, des signes de puissance, de modernité, de culture, avec lesquels les classes dirigeantes fouettent les désirs et les regrets inconsolables des dirigés.

Adieu les hauts et bas de gamme, qui font des acheteurs privilégiée et les autres, et créent des invendus dans toutes les catégories, et vive les soldes !!

Ce qu'on appelle travail ne sera plus vécu, comme aujourd'hui, pour la majorité, comme un mauvais moment qu'on subit en rêvant au week-end en rêvant à tout ce qu'on va pouvoir acheter avec ce qu'on gagne.

Car on l'oublie toujours, c'est la misère mentale qui pousse à acheter, la consommation ne serait pas ce qu'elle est, si tant de consommateurs n'en étaient pas réduits à acheter, acheter, pour croire un peu en eux, en ressemblant aux images que leur propose la pub.

L'abolition de l'argent, nous le verrons mieux dans d'autres rencontres, sauvera des peuples entiers de la misère, la misère des ventres vides devant des magasins pleins. Elle remplacera la concurrence mondialisée par la solidarité. Mais sur la décroissance de l'empreinte écologique, elle aura des effets majeurs.

Elle pacifiera, et ceci sans effort, comme sans le faire exprès, sans y appeler à cor et à cri, sans s'en faire une gloire, les rapports avec l'environnement induits par l'argent, des rapports qui menacent aujourd'hui, ne l'oublions pas, la vie même de notre espèce.

La quatrième constante est aussi ancienne que l'humanité.

Elle a résisté à toutes les avanies, toutes les misères, elle enveloppe toutes les obligations. C'est le besoin, aussi irrépessible que tous les besoins primaires, de rendre la vie vivable et de l'embellir. Elle a récemment trouvé des défenseurs chez des économistes aussi distingués qu'Amartya Sen. Ils cherchent d'autres indicateurs de richesse que ceux que vomissent les bilans chiffrés en euros ou dollars, n'importe. Ils prennent en compte le prix des choses sans prix, comme la confiance, le sentiment de sécurité, de fierté locale, la capacité d'inventer, j'en passe.

Mais voilà : on n'a pas aujourd'hui encore d'autre étalon que l'argent, et si donc vous dites que la planète est jolie et que c'est dommage de la gâcher, il y a toujours un économiste, un vrai, pour sortir sa règle à calculer et dire combien de milliards de milliards il faudrait pour empêcher qu'elle se dégrade.

Le combat d'Amartya Sen et d'autres qui sont sur le même créneau, ce combat me semble donc perdu d'avance, sauf, sauf... si on abolit l'usage de l'argent, et alors on verra en eux des pionniers.

Vous vous souvenez d'Archimède qui sort de son bain pour crier dans toute la ville qu'il a trouvé le principe qui va porter son nom. Il y a aussi l'histoire de la pomme qui, en tombant, a inventé Newton.

Nous, ce sera le bip-bip de la caissière.

Elle se fait des gros bras en plaçant tous les jours des milliers de codes-barres devant le faisceau laser de sa caisse, bip, bip et qu'est-ce qui se passe ?

Les prix sont enregistrés et totalisés sur votre ticket de caisse, mais la machine enregistre aussi, **aussi**, la sortie des produits. Elle le signale à la centrale chargée de les renouveler. S'ils ne sont pas renouvelés, vos sous ne servent à rien.

Imaginez que le circuit des prix tombe en panne : ça n'empêchera pas l'autre de fonctionner.

En attendant que le circuit des prix soit réparé, chaque fournisseur va se retourner sur ses propres fournisseurs, qui en feront autant. Personne n'a envie d'arrêter le travail.

Or aujourd'hui, c'est souvent qu'un produit manque sur les rayons ou que le service est arrêté. Pourquoi ?

Ce ne sont pas les ressources matérielles qui manquent. Voyez tout ce qu'on jette. Les travailleurs ne manquent pas non plus : il y a 10% de chômeurs déclarés plus dix au moins de cachés, sans parler de tous ceux qui travaillent au noir. Mais voilà, ça ne fait pas assez de profits.

Aujourd'hui, plein de produits sont abandonnés, pleins de services aussi, et les travailleurs qui restent sur le carreau. L'usage de l'argent se retourne contre ses usagers. Il interdit de produire des richesses, des services. Il rend les gens inutiles. On finit tous par se sentir de trop.

Alors qu'est-ce qu'on fait ? On casse tout, on change de gouvernement, on croit faire la révolution avec le revenu universel ? On se réfugie dans ce qu'on appelle « des alternatives », toutes plus inventives les unes que les autres, en oubliant qu'elles sont adossées au fric ? Rien de tout ça.

Alors on supprime l'argent. C'est le seul moyen d'avoir la maîtrise de nos usages, la démocratie concrète. Et pour compter ? Pas de panique. On peut compter sans mettre des sous dessus ! Est-ce que vous n'aimeriez pas savoir d'où ça vient, qui l'a fait, comment on le fait ?

Les codes-barres qu'il y a maintenant sur tous les articles, c'est à ça déjà qu'ils servent. Ce que l'informatisation des données fait déjà couramment avec la météo ou la création assistée par ordinateur, elle peut le faire avec les usages de la vie quotidienne. Elle peut nous indiquer s'ils sont compatibles entre eux et avec l'environnement, et alors à nous de choisir là-dedans, non plus pour faire de l'argent, mais à titre d'expérience qu'on peut arrêter à tout moment.

J.Patrick Abelson va vous en parler plus en détail. Qu'est-ce qu'on chiffre et comment on a accès aux choses après l'argent, et comment on peut, grâce à l'informatisation des données tirer un profit humain et environnemental maximum de toutes les ressources matérielles et techniques, utilisées à contre-emploi, détruites ou négligées.

Anthony Boulouin abordera les choses par un autre biais, celui des hiérarchies induites par l'argent, censé rémunérer des capacités travesties en mérites, des hiérarchies qui engagent chacun à les oublier et se défausser sur ceux qui sont payés pour commander.

Encore un mot : pour moi déjà, et j'espère que ce sera pareil pour vous aussi, il est bien clair qu'un jour il faudra franchir le mur de l'argent comme on a franchi le mur de la féodalité, comme on a franchi le mur du son, comme on a franchi le mur de l'infériorité des femmes.

Et qu'est-ce qu'on trouvera de l'autre côté du mur ? On retrouvera, pour en faire un tout autre usage, tout ce que nous savons déjà faire, plein de conquêtes qu'on a faites sous le régime de l'argent, des conquêtes matérielles et politiques qui auraient été bien plus rapides s'il n'y avait pas eu de l'argent en jeu.

On trouvera plein de choses, plein de capacités dont nous ne savons souvent même pas qu'elles sont disponibles, toutes sortes de ressources humaines et matérielles interdites ou cachées.

*Pensez-y et regardez bien l'affiche [un boulet de forçat estampillé dollars et euros] : ce boulet **que nous trainons, il ne fait pas que ralentir, il tue.** Il tue ce que nous avons fait et pourrions faire de meilleur, il tue l'espérance.*

Un grand mot, tant pis. Cette rencontre, c'est pour la retrouver.

Si l'argent ne compte plus, faut-il encore compter ?

Quoi ? Comment ?

L'aide informatique en régime amonétaire

Les vocables « compter » - combien il y a de...- et « conter » - raconter, décrire...- ont la même origine. L'argent, instrument de mesure, continue bien toujours de nous dire quelque chose au sujet des choses que nous achetons : si nous acceptons de les payer ce prix, c'est que nous en avons besoin, que nous les aimons ? Il nous arrive souvent de raconter un achat. Mais le billet, la pièce, le chèque, l'écriture, par lesquels il s'est conclu, n'en laisse rien passer.

L'usage de l'argent ne dit rien des liens qui existent entre les usagers et les objets auxquels ils accèdent en payant. Il ne dit rien non plus des liens qui existent entre les différents « entrants » : ce qu'il a fallu de farine, de levure et d'eau, d'énergie, de travail, pour faire un pain. Il en abstrait des factures et des bilans, des soldes positifs et négatifs, et nous fait oublier la matérialité, l'esprit des opérations et leurs conséquences. On le constate quand l'urgence de faire des économies d'argent oblige à faire des économies sur les services de santé ou se moquer des dégradations subies par l'environnement.

L'informatisation des données rend possible aujourd'hui de savoir à la fois ce qui « entre » dans la fabrication d'un objet, une offre de service, de quoi elles font usage matériellement, et ce qui « entre » aussi dans la demande, dans les usages que nous en faisons, qui « comptent » indépendamment de tout prix. Elle permet de qualifier les produits offerts à la consommation bien mieux que ne pourra jamais le faire un étiquetage. Elle s'offre à nous pour faire en permanence le récit des interactions entre les actes et des choses.

Nous disposons de tous les outils nécessaires à la gestion d'un monde non monétaire. Ceux-là mêmes qui servent pour gérer les stocks, savoir quel temps il fera demain et si Louis XVI était bien petit-fils d'Henri IV ! Au service des profits monétaires, les banques de données existent déjà. Libérées de toute référence à l'argent, nous pourrions en construire en partant du local et sur des bases de plus en plus élargies, interdépendantes et solidaires.

C'est seulement dans un monde sans monnaie, que l'on pourrait définir comme un monde de l'accès, qu'il devient possible d'ajuster, d'équilibrer les échanges entre les peuples et entre l'homme et sa planète.

Au moment où nous mettons en page (Décembre 2013) nous arrive l'annonce qu'en Grèce un informaticien s'est avisé de pallier au manque de médicaments en informatisant les stocks. V. aussi la création d'un site qui répertorie les aliments selon leur lieu d'emballage, de fabrication... du plus proche au plus lointain, ainsi que des ressources dont elles font usage. Ce site est « alimenté » par les usagers eux-mêmes via les produits qu'ils consomment. Une base de données collaborative ! <http://cestfrabriquepres.dechezvous.info>.

Tarir les injustices à la source. Saper les logiques de pouvoir liées à l'argent

Les mécanismes de pouvoir (répressif, politique, économique, hiérarchique, idéologique) et les logiques de hiérarchisation sociale, sont les deux piliers du système inégalitaire actuel.

Ils se renforcent mutuellement, sous la pression de l'usage de l'argent, vécu à la fois comme un moyen et comme un but.

Ces mécanismes, cette idéologie, notre culture les transmet à travers l'éducation ou les médias. Ils induisent une course aux signes d'ascension sociale, via la consommation, les diplômes et les « titres », qui réalimentent la machine infernale.

Abolir l'argent sape ces mécanismes et logiques de pouvoir.

Réjouissons-nous que de multiples changements de pratiques et de valeurs soient déjà à l'œuvre pour desserrer l'étau. Les efforts qui vont dans ce sens n'en sont pas moins ralentis et souvent pollués par l'argent.

Faire la désargence libère le pouvoir de chacun sur sa propre vie et la créativité sociale générale. Dans un sociotope sans argent, les talents et les dons particuliers seront reconnus et cultivés hors de toute évaluation monétaire, et donc de toute hiérarchisation sociale. L'émulation remplacera la concurrence !

Un sociotope sans argent

Le débat [⌘]

7. La civilisation est-elle liée à l'argent ?
8. Le distributisme « historique »
9. Les limites « démocratiques » de l'argent
10. La démocratie redistributive ou l'inégalité équitable
11. Liberté juridique et liberté économique
12. Vérité ou expérience ?
13. Le dépérissement de l'Etat...
14. La renaissance sociétale
15. Qui va représenter « la France » ?
16. On commence quand ?

[⌘] Suite des 6 séquences publiées p. 8 de ce cahier.

Le CD **Un sociotope sans argent** est disponible sur demande (prosper.dis@wanadoo.fr).

On peut écouter l'**intervention proprement dite**, divisée en six séquences, à la section AUDIO du site DESARGENCE.ORG. Ces réponses aux questions y figurent également. Voir son Sommaire.

7. La civilisation est-elle liée à l'argent ?

trois questions écrites, laissée sur la table pendant la pause. Je lis.

Votre idée est très belle sur le papier, mais il y a encore plus beau, c'est que la civilisation est liée à l'argent. Les gens le savent, ils n'ont pas envie de revenir à la préhistoire. Encore moins qu'à l'âge de la bougie.

C'est mieux qu'une question, c'est une affirmation massue.

Les millénaires vécus avec l'argent ne prouvent rien en sa faveur. Pas plus que les millénaires vécus avec la prison, censée civiliser les condamnés. Nous avons vécu des millénaires avec le scorbut et la fièvre puerpérale. Ils ont été éliminés l'un par une vitamine, l'autre par des mesures d'hygiène. Je ne sache pas que nous soyons moins civilisés depuis. Les guerres, les famines, le racisme, le sexisme **aussi** sont liés à l'argent. C'est facile à démontrer, presque trop. Qu'est-ce qu'il en reste si vous abolissez l'argent ? Posez-vous la question. Venez y réfléchir avec nous ?

La civilisation de l'argent, c'est le cercle de la barbarie, où plus les profits font de ravages, plus les ravages font de profits.

8. le distributisme « historique »

J'en profite pour un petit retour en arrière. Comment est-ce que nous sommes-nous venus, nous, à l'idée de se passer d'argent ? A la suite d'une expérience, une expérience mentale que **PROSPER** a faite durant dix ans, *et plus* en travaillant sur l'idée d'une autre monnaie, une monnaie anticapitaliste, **elle**, une monnaie anticapitaliste par construction, vous allez voir pourquoi.

Le premier numéro de **PROSPER** est paru au printemps 2000, donc encore au siècle dernier.

Le but de la revue était alors de montrer la faisabilité d'une économie sans profits monétaires et de calculer, *disons*, ce qui en résulterait socialement.

Cette idée, c'est celle du distributisme que nous appelons « historique », sans mépris du tout, simplement parce que nous l'avons prolongé et transformé.

Les distributistes historiques, appelés « Abondancistes », par dérision, sont apparus juste après la crise de 1929, présentée à l'époque comme un crise de surproduction. Il y avait de tout, trop, et les cours s'effondraient, ça cassait les prix, et l'entrepreneur était puni d'avoir bien travaillé, créé des richesses en abondance.

Les rentrées d'argent n'étaient plus suffisantes pour garantir les emprunts, les investissements.

Les entreprises faisaient donc faillite à la chaîne, le budget de l'Etat n'était plus abondé par les taxes et impôts qu'il lève sur les profits et les salaires. Chômage, misère, etc. **1936**. Les distributistes ont mis le doigt sur la plaie : l'obligation de faire des profits monétaires. Mais comment abolir cette obligation-la ?

Leur solution faisait encore appel à la monnaie, puisqu'on n'avait rien d'autre à l'époque pour assurer le suivi des échanges et des richesses.

En quelques mots : vous chiffrez les produits et services disponibles au terme d'un certain exercice comptable. Vous faites le total. On sait le faire : on appelle ça Produit Intérieur ou National Brut.

La banque émet les sommes nécessaires, d'un trait de plume, comme la monnaie dont nous nous servons tous les jours, qu'on appelle « scripturale » pour cette raison. Mais attention !

L'argent est émis sans intérêts, et il sert juste à échanger. Il s'annule au moment de la transaction. On ne peut pas l'accumuler, le thésauriser. Il est donc anticapitaliste par construction.

Après avoir fait le total, vous distribuez cette somme aux entreprises et particuliers. Ils n'ont plus de soucis à se faire pour investir ni pour ce qu'ils vont manger demain ou leur retraite. Tout ce qu'ils auront produit, ils pourront l'acheter... A

A charge pour eux de renouveler les produits et services dont ils ont l'usage, EUX, et plus du tout pour faire des profits monétaires : ça change tout, et la démocratie, et l'écologie, prennent une tout autre tournure.

Vous pouvez entreprendre tout ce que vous voulez sans vous soucier de retours monétaires sur investissements. Les profits humains suffisent. Adieu la guerre économique.

PROSPER s'est employé à montrer l'intérêt que pouvait avoir l'économie distributive. Retenez bien :

La monnaie, la monnaie émise sans intérêt, qu'on ne peut accumuler, puisqu'elle se détruit au moment de la transaction. Elle coupe l'herbe sous le pied du capitalisme. *Les anticapitalistes n'y ont jamais pensé.*

Le revenu garanti du berceau à la tombe. Absolument garanti, pas comme nos salaires et retraites, qui dépendent de la conjoncture économique et d'une condition salariée qui salarie de moins en moins de monde. Adieu la concurrence. Adieu les risques d'inflation. Adieu la spéculation, adieu les impôts.

Retenez : Ce que vous produisez et consommez ne dépend plus des profits monétaires qu'il faut en faire.

Donc : maîtrise de leurs usages par les usagers. C'est génial ! Mais !

Mais il y avait quand même quelques difficultés, dont une grosse, que Jacques Duboin, le plus connu des distributistes historiques, a vu tout le premier. Ecoutez bien. C'est tout bête : ***Le revenu social, est-ce que vous allez le distribuer d'une manière égale ou inégale ?***

9. Les limites « démocratiques » de l'argent

L'inégalité peut se justifier par toutes sortes de raisons. Je ne dis pas qu'elles sont bonnes, je les recense.

Si vous avez des enfants, par exemple, ou est-ce que les jeunes auront le même revenu que les adultes... ?

Il y a des travaux pénibles...

Quand vous dites qu'on ne creuse plus les tranchées à la pioche ou qu'on ne trait plus les vaches à la main, on vous rétorque que c'est vrai, mais **que** le boulot pénible a pris d'autres formes, *ce qui est vrai aussi*, et donc qu'il y en aura toujours.

Si on veut qu'il y ait des amateurs, il faut les encourager.

Rien d'autre que les gros-sous pour ça. Cette « solution » coûte moins d'efforts que de chercher comment éradiquer la pénibilité. Et d'époque en époque, où vont les bas salaires ? Ils vont toujours du côté des travaux pénibles. Comme c'est bizarre... ?

Inversement : il y a les travaux pointus ?

On nous dit : comment voulez-vous encourager les jeunes à faire des études pour devenir médecin, notaire ou ingénieur si à la sortie elles ne donnent pas lieu à une rémunération supérieure, proportionnelle aux dures années qu'il a fallu pour avoir les diplômes...

Jacques Duboin, « bourgeois » pourtant par son d'origine, a attaqué de front l'idée de rémunérer le mérite, le prestige, l'esprit de commandement, le temps passé à étudier.

Il l'a fait dans un ouvrage paru à la veille de la guerre, **Egalité économique**. Écrit en 1938, donc, il y a soixante-dix ans. Il s'est fait ramasser par ses partisans.

Ils ont dit, Jacques, arrête !! Quand on montre qu'une autre monnaie est possible, les gens ont déjà du mal suivre : c'est trop technique. Mais ils se taisent et restent assis pour faire croire qu'ils comprennent. Si tu leur annonces l'égalité des revenus, ils ne viendront pas ou vont partir en courant.

Qu'est-ce que Duboin avait répondu ?

Il avait répondu que - l'économie distributive, bon, elle pouvait se faire sans ça.

Bien sûr, mais il ne faut pas être fin prophète pour savoir la suite.

La guerre des revenus va continuer, et faire en sorte qu'ils soient plus justes, alors qu'ils sont l'outil [même] de l'injustice.

Ceux qui auront les revenus supérieurs induiront la fabrication de produits et services qu'ils seront les premiers à pouvoir acheter. Leurs désirs feront en quelque sorte autorité.

Pour faire bref : ils vont créer la mode. Il y aura encore des hauts et bas de gamme, qui favorisent la dévastation de la planète. Un détail que les écolos jusqu'à ce jour n'ont encore pas pris en compte.

Supposons quand même qu'à l'occasion d'une nouvelle crise, et pourquoi pas celle que nous traversons, comme on dit, depuis 2009, supposons un grand rassemblement autour de la volonté que la crise 2009 soit la dernière.

M. Besancenot, Poutou et Mélançon en sont. Vive le distributisme et sa monnaie anticapitaliste. Reste à faire passer le changement de régime. Alors on vote ?

C'est parti pour un référendum.

La gauche et une partie de la droite sont d'accord sur le fond, abolir les profits monétaires., et donc le capitalisme, mais pas sur la forme de la nouvelle société, avec hiérarchies ou pas.

Supposons toujours...

Deux partis sur trois sont convaincus que pour que ça passe, prudence... ! Il faut y aller en douceur. Ils prêchent donc tous les deux pour *l'inégalité* des revenus. Les gens, ils n'ont jamais connu que ça, il faut pas trop leur en demander. Pas plus aujourd'hui qu'avant la guerre de 40.

La direction d'un des deux parti propose courageusement de réduire la fourchette des revenus de 1 à 5 fois le revenu de base. Qu'un usager vaille cinq fois plus cher qu'un autre, ça lui semble tout à fait convenable !

Le deuxième parti, plus prudent encore, propose, lui, des aménagements au coup par coup, **ce qui laisse ouvert** le portefeuille des directeurs de grandes entreprises à des revenus vingt fois supérieurs au salaire de base. Vingt fois, mais pas plus, rangez-vous derrière le panache de M. François Hollande.

Le troisième parti, lui, propose tout bêtement l'égalité complète, avec des aménagements pour les familles.

La solution des revenus inégaux l'emportera, bien sûr, et comme l'économie n'est plus régie par la main invisible, par les justes hasards de la concurrence économique, il va falloir mettre en place un plan.

Vous en prendrez illico pour soixante-dix ans de soviétisme, avec des luttes au sommet pour prendre la direction du plan.

L'usage de l'argent comme instrument de mesure des efforts et des mérites redupliquera les hiérarchies.

Le nouveau système peut les inverser, mais ça veut dire qu'on ne sera pas pressé d'éliminer les travaux qui tuent leur bonhomme avant l'âge.

Il peut aussi vouloir partager les tâches pénibles, mais pour ça il faudra instituer un service social ou civique... Et des gens qui apprécieront votre participation.

Le salariat restera ce qu'il est, une espèce de viol. Le viol social.

Et même... Supposons même que le troisième parti finisse par gagner et que les revenus soient égaux.

C'est la condition pour éviter le planisme d'Etat et faire repartir, foisonner les initiatives à la base, dans un joyeux désordre régulé, aujourd'hui, par l'informatisation des données. Adieu le viol social. Bravo.

Mais, il y a encore un hic.

Les produits et services continueront d'être évalués en argent, en prix. Sur quels critères ? Des critères aussi douteux que pour évaluer les niveaux mentaux et les performances à l'école.

Celui de la quantité de travail fourni n'est pas plus objectif que les autres.

Le prix affiché continuera de commander le goût des choses. Il fera comme un rempart à l'observation de la réalité. Les différences de prix continueront d'induire des désirs et la reproduction des objets qui les satisfont. On pourra encore les manipuler pour écouler des marchandises pas très glorieuses ou des produits ratés.

Vous y réfléchirez. Abolir l'argent vous semblera probablement, comme à nous, la voie la plus rapide vers l'équité, la prise en main de leurs usages par les usagers, et une mise en observation objective des ressources : c'est important quand on sait que nous dépensons plus que la planète ne peut fournir.

L'informatisation des données permet d'ores et déjà de se passer d'argent.

Alors pourquoi conserver l'argent ? Passons tout de suite au stade suivant.

Le passage direct fouettera l'imagination, et cette matière-là ne risque pas de manquer.

POUR UNE DEMOCRATIE MAJEURE

10. La démocratie redistributive ou l'inégalité équitable

On ne peut pas accuser un instrument de mesure qu'il y ait des grands et des petits, des lourds et des légers. C'est ce que vous faites avec l'argent.

S'il reste des inégalités, les élections sont faites pour les corriger.

Les députés et les syndicats servent à rendre la redistribution plus juste.

En attaquant l'argent, c'est donc la démocratie que vous attaquez.

Vous avez raison, tristement raison : l'état de fait social, écologique et politique actuel vit au rythme des avancées et des reculs de la redistribution des profits monétaires.

A cet état de fait, on donne le nom de démocratie, parce qu'élire des représentants et la possibilité de changer de majorité ça suffit encore, aujourd'hui, pour parler de « démocratie ». Sous ce vocable enchanteur, le quotidien des usagers, leur quotidien vital, se confond, comme d'ailleurs celui des entrepreneurs et de l'Etat, avec la recherche de moyens de vivre, qui dépendent des profits monétaires que les entreprises, en tout premier lieu, doivent à toute force réaliser pour les redistribuer sous forme de salaires, de taxes et d'impôts.

Tous les acteurs de ce que nous appelons « démocratie », TOUS s'activent autour de cette redistribution. Avec, en tête, encore une fois, les entrepreneurs, dont les profits monétaires doivent être suffisants et suffisamment croissants pour éponger les crédits, investir, se maintenir dans la concurrence mondiale. Ils sont surveillés de près par la spéculation et l'endettement, dont les profits sont cinq fois plus élevés que ceux des produits et services. Avec à la clé quelques bulles qui mettent tout par terre quand elles éclatent, mais passons.

Viennent ensuite les organismes d'Etat, l'Etat, qui doivent faciliter les choses. Et ceci quelle que soit la couleur du régime. La gauche fait pareil que la droite, au style près, vous savez bien.

Enfin, les syndicats, qui voient dans « la **redistribution plus juste** » la fin de l'histoire.

L'état de fait social, écologique et politique actuel, défendu sous l'étiquette de démocratie n'est rien d'autre qu'une machine à redistribuer des profits monétaires. Les redistribuer aux actionnaires sous forme de dividendes, aux banquiers sous forme d'intérêts, à l'Etat sous forme de taxe et impôts, et aux travailleurs, quand on en a encore besoin, sous forme de salaires.

Mais attention. Cette redistribution ne peut pas faire la même pour tous. C'est pourquoi on parle d'une redistribution plus juste. Mais elle ne sera jamais « juste ». Elle ne peut pas l'être par construction. Sa construction est faite de briques inégales et qui le seront toujours, collées par la recherche de plus de justice, cimentées par l'injustice.

La redistribution ne peut se faire qu'équitable, loin de l'égalité citoyenne du bulletin de vote.

Elle oblige à reconnaître que l'inégalité peut être équitable, ou que **l'inégalité c'est l'équité**.

Car il faut oser accoler les deux mots. Et voir que personne ne s'en arrange. Pas plus les actionnaires que les smicards. *Alors on cherche des arrangements, et c'est la lutte de tous contre tous.*

Ce que nous acceptons de prendre pour la démocratie, c'est l'ensemble des luttes sur le front des profits monétaires et de leur redistribution.

Comme ils font des victimes, il faut faire appel à des urgentistes, qui volent à leur secours. Ou le font croire.

Nous sommes donc environnés d'élus, de délégués syndicaux, des travailleurs sociaux spécialisés, confondus avec la démocratie, alors qu'ils signent et contresignent la façon dont elle est mise sous tutelle par l'argent.

Dans notre sociotope monétaire, monétarisée, nous croyons que la misère est un aléa de la vie, une maladie à laquelle certains sont plus sensibles que d'autres et qu'on peut soigner. Pas du tout, c'est une institution à part entière.

C'est l'institution de la misère matérielle²⁴ par l'argent, et misère psychologique aussi, pour une bonne part.

Ceux qui tentent de la rendre moins cruelle, qui cherchent des mesures pour l'éviter, les contre-instituteurs de la misère, ils croient bien faire, ils sont sincères. Je sais de quoi je parle, j'en ai fait partie. Mais ils en vivent.

C'est toute l'ambiguïté du don que j'appelle le don de rattrapage, entre indignation et collaboration.

²⁴ Il aurait fallu ajouter : *et écologique*.

11. liberté juridique et liberté économique

Et si on arrêta de parler de démocratie ? Si, au lieu de faire et refaire l'histoire de « la démocratie », nous faisons celle de la maîtrise de leurs usages par les usagers ?

Je ne vais pas remonter aux Grecs. Ou alors ce sera pour signaler que la démocratie s'y réduit à quelques usages bien particuliers, qui concernent l'organisation de la Cité. Le fait qu'ils aient eu une certaine maîtrise de ces choses-là n'autorise nullement à réduire la maîtrise de nos usages à la séparation des pouvoirs ou à l'élection de représentants.

Au XIXe, ce qu'on appelle *l'éveil des nationalités* rappelait aux maîtres du moment que les dominés n'avaient pas oublié des usages qu'ils avaient patiemment construits avant eux. Et ça continue au XXe avec *les revendications d'indépendance*.

Ces revendications se fondaient sur tout un ensemble d'usages qui tenaient au sol, à la langue, aux religions, aux coutumes, à toute une histoire.

Des ensembles qui, pour survivre, avaient dû et devaient ruser avec le colonisateur ou le pouvoir central.

L'histoire moderne de la maîtrise de leurs usages par les usagers, elle **commence** par instituer la « liberté » juridique des peuples, comme celle des enfants à leur majorité.

Elle leur rend ou leur donne l'usage d'une identité distincte. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent en faire ? Du folklore ! De la mythologie, genre nos ancêtres les Gaulois !

Elle ne leur fournit pas les conditions matérielles de choisir et changer leurs usages à leur rythme.

Dans les conditions matérielles qui sont les leurs, tout ce qu'ils peuvent espérer, c'est changer les usages en vigueur dans les cercles du pouvoir.

Est-ce que l'obligation de faire des profits monétaires, aujourd'hui mondialisée, laisse aux usagers particuliers, aux communautés, peuples, nations, la maîtrise de leurs usages ? Vous savez bien que non.

Elle choisit pour eux les usages qui font faire le maximum de profits monétaires. Elle traite la classe politique et les peuples en sous-machines économiques d'une machine redistributive mondialisée, qui gave les uns et affame les autres.

Une fois reconnu que « la démocratie » est une conception réductrice de la maîtrise de leurs usages par les usagers », on comprend mieux pourquoi partout où il faut faire des profits monétaires le drapeau « démocratie » flotte très haut et que la maîtrise de nos usages, elle, soit partout en berne.

En régime de profits monétaires, **et de votation**, car les deux sont liés, la démocratie redistributiste est une machine à rêves. Une autre forme d'opium du peuple.

Alors on renonce à l'idée de démocratie redistributiste, démocratie impossible, et on en invente une autre, contre vents et marées boursiers.

Une autre idée, c'est ce que **PROSPER** tente, justement, en recourant à celle de maîtrise des usages, **appelez ça usologie si vous voulez**.

Elle met l'accent non plus sur le pouvoir qu'il faut avoir, qu'il faut négocier avec l'Argent, mais sur l'expérience, l'expérimentation permanente et tous azimuts.

12. L'esprit des décisions

L'idée de démocratie est liée à celle de prises de décisions. Je ne vous apprend rien.

Dans le cadre actuel, du fait que les décisions engagent des sommes d'argent souvent considérables et la survie des bassins d'emploi, il ne faut pas se tromper. Elles sont donc prises dans un esprit de vérité, une vérité reconnue, approuvée, couronnée par le nombre de voix qui se portent sur le projet - ou le maintien des choses en l'état.

Vous voyez tout de suite où le bât blesse.

Il blesse à plusieurs endroits.

- ⇒ Tout vote spéculé sur la majorité qui va se porter sur le projet plutôt que sur l'intérêt du projet lui-même.
- ⇒ Beaucoup peuvent se rassembler sur un « paquet » bien ficelé, présenté par un chef ou un parti charismatique. Ils flattent les usages existants, ne rompent surtout pas avec, ou font semblant. *ement, comme ils disent.*
- ⇒ Les candidats, une fois au pouvoir, doivent négocier des ententes qui leur laissent les mains de moins en moins libres.
- ⇒ Et à l'usage,

Ou bien les conditions sont favorables et ils poussent à fond, ce qui va empêcher tout retour en arrière et, en puisant toujours dans les mêmes ressources, il y en a bientôt plus.

Ou bien ça ne tient pas la route, mais ils ne le disent pas tout de suite, et de mandat en mandat, ils refilent le bébé au suivant. Comme le tout-pétrole, tout nucléaire ou le système de la dette publique.

Par ailleurs la délégation de pouvoir par élection crée une classe dirigeante, politique ou autre, distincte de la société réelle. Aussi distincte que le travailleur social du milieu où il intervient. D'où un sentiment d'incompréhension réciproque...

Les décisions prises dans un esprit de vérité reproduisent ce qu'on a connu sous le gouvernement des prêtres. Ils ne portent plus la calotte. Ils portent un chapeau d'économiste.

Aujourd'hui comment ça se passe quand ce qu'on croyait BIEN, ce qu'on croyait JUSTE, quand ce qu'on croyait la vérité n'en fait plus une ?

Quand elle ne tient pas la route ?

On la verse à pertes et profits, et on passe à autre chose.

On dit : c'était une expérience. Mais ça n'en a jamais fait une !

L'histoire est donc remplie d'expériences négatives, qui n'empêchent pas de courir toujours après d'autres vérités.

Aucune expérience, si on la conduit dans des conditions qui sont celles d'une expérience, *aucune expérience, si elle est conduite dans ces conditions-là*, n'est jamais négative.

Mais alors quelles sont ces conditions ?

Pour qu'une expérience en fasse une, c'est son déroulement même qui en assure le contrôle.

Un expérimentateur ou groupe d'expérimentateurs résolu, quand ils voient qu'il y a un problème, ils n'en font pas une injure.

Ils voient des choses auxquelles ils n'avaient pas pensé. Et tout de suite : ils arrêtent et réfléchissent. *C'est évidemment plus difficile d'arrêter quand le matériel est chiffré en argent. Ils hésitent à dire qu'ils ont fait perdre des sous à l'organisme qui gère leur labo. Comme les élus qui ont gâché les crédits.*

Mettez-vous maintenant résolument dans la perspective d'une société expérimentale.

Vous avez eu l'idée d'une entreprise, d'un aménagement, d'une synthèse avec d'autres entreprises. Les banques de données vous ont donné le feu vert

Il y a assez de matériaux, d'énergie, de machines et de locaux disponibles. Ecologiquement on ne craint rien, il y a des volontaires.

Ils embarquent. *Adieu la caserne.*

Dans une société sans argent, vos associés ne se mesurent plus les uns aux autres à travers des salaires, ils ne se font plus de croche-pieds pour passer devant. Ils ne cachent plus leurs trouvailles.

Ce qu'ils font les intéresse, et ils ne sont pas jaloux si d'autres sont plus habiles qu'eux. Si vous faites équipe dans ces conditions, l'émulation réciproque est aussi contagieuse que la jalousie et autrement productive.

Nous serons tous aux aguets pour que ça réussisse.

Et si, malgré quelques corrections de trajectoire, ça ne marche pas ? Les joyeux entrepreneurs commenceront par grogner, bien sûr, mais l'expérience aura appris quelque chose, et au public aussi.

Au final ils en riront. Au lieu d'en pleurer, comme c'est le cas en régime de vérité monétaire, où on risque de tout perdre pour un malheureux solde de bilan négatif. Ils chercheront autre chose, et en attendant participeront, comme les autres, d'une manière critique, à des entreprises dont l'intérêt et le succès tiennent au fait que ceux qui s'y impliquent n'y sont jamais passifs.

13. Le dépérissement de l'Etat...

Et l'Etat dans tout ça ? La question n'a pas été posée directement, mais de sa réponse dépend celle de la question que je vais lire après.

La question de l'Etat, dans le cadre d'une société sans argent, on peut la diviser en deux :

▣ **celle de savoir ce qui lui reste à gérer une fois l'argent aboli**, et

▣ **celle de ce que nous appelons les libertés fondamentales**, de la façon dont elles seront encore *augmentées*, comme on vient de le faire à propos des droits des homosexuels, ou *protégées*, une protection à laquelle les affaires de racisme, xénophobie ou blasphème nous rappellent constamment.

Je commence par l'argent.

L'Etat moderne gère l'inféodation générale à l'argent. Il a intégré la loi de l'argent.

L'argent, puissance impersonnelle, donne à la nécessité d'opérer des profits monétaires l'initiative réelle des lois, des lois de fait, qui assurent l'ordre de l'argent, qui n'est rien d'autre que celui de faire les profits monétaires.

A ces lois de fait, à l'ordre des profits monétaires, tous les usagers se conforment, ceux qui ont des grosses fortunes comme les clampins de base.

Les lois écrites protègent ou améliorent encore les moyens de produire des profits monétaires, ou protègent de leurs ravages. Elles protègent ou répriment dans deux directions.

Elles protègent et répriment du côté de ceux qui opèrent des profits monétaires, pour qu'ils soient encore plus libres d'en faire.

Elles protègent et répriment aussi du côté de ceux qui en sont les victimes, pour qu'ils supportent plus facilement leurs difficultés et ne se mettent pas en travers avec des idées de justice.

Faire des profits monétaires ne figure pas dans nos libertés fondamentales, comme la liberté d'opinion, par exemple, mais ils sont encore plus jalousement protégée que les autres.

Les lobbies du profit monétaire travaillent discrètement à tous les niveaux de l'organisation étatique. Les syndicats le font beaucoup plus visiblement, sur le thème de la redistribution plus juste.

Quoi qu'il en soit, c'est dans le même mouvement, exactement le même, sous la contrainte de faire des profits monétaires, que l'Etat surveille **la santé monétaire** de son économie, et **la santé du corps social**, pour que ses organes et membres salariés ne dépérissent pas ou ne se disputent pas trop entre eux.

Il exerce cette surveillance à l'extérieur comme à l'intérieur.

La surveillance à l'extérieur se traduit par une diplomatie faite d'ententes avec d'autres nations, par l'entretien des forces armées, qui constituent un chapitre important des dépenses publiques.

Là encore, les méfaits produits par l'argent, les conflits et les guerres, se soignent avec de l'argent.

Quant à la surveillance à l'intérieur, elle se traduit par une **justice** et une **police** qui répriment les enrichissements illicites, et un corps de **travailleurs sociaux**, sans uniformes, eux, qui aident les pauvres à joindre les deux bouts, à se dépatouiller pour gagner plus d'argent et croire que les enfants y arriveront mieux qu'eux.

Dans la mesure où le rôle de l'Etat est construit pour faire face à l'obligation d'opérer des profits monétaires, la désargence annonce son dépérissement, au moins sur ce plan-là.²⁴

Le dépérissement de l'Etat, comme vous savez, est une idée-force en honneur aussi bien chez les libertaires que les libéraux.

Je n'ai lu nulle part qu'un libertaire ait jamais pensé, proposé, pour y parvenir, d'abolir l'argent, ou si c'est le cas il n'en avait évidemment pas les moyens - jusqu'à l'informatisation des données.

Quant aux chefs d'entreprises et partisans du régime dit libéral, ils n'ont toujours pas compris que l'Etat ne les gênait qu'en relation directe avec les mesures qu'il doit prendre pour compenser les effets négatifs provoqués par les profits monétaires. Quand il prend des mesures qui facilitent les bénéfiques, quand il socialise les pertes, ils l'aiment bien.

Ils n'ont évidemment jamais envisagé qu'abolir l'argent donnera à l'esprit d'entreprise, comme ils aiment dire, des moyens considérables et sans effets négatifs en retour.

Nous avons vu tout à l'heure les conséquences de l'abolition de l'argent sur la liberté d'entreprise, la gestion de l'habitat, l'éducation. On pourrait continuer avec la santé, l'assistance aux personnes. Dans tous les cas, il faut s'attendre à une reprise en charge des problèmes par ceux qui sont directement concernés. Inutile de recourir pour ça à une organisation de type ministériel.

Pourquoi se défausser sur l'Etat des décisions à prendre ? Le terrain commande, les possibilités locales, et ce qui s'invente de positif se répand. C'est d'ailleurs déjà le cas aujourd'hui, où on voit les serviteurs de l'Etat courir derrière la société civile, souvent loin derrière, parce que leur bureau ou l'autorité centrale, dont tout doit procéder, les empêche de saisir les choses à temps.

Observez le nombre de colloques qui s'organisent un peu partout et en ordre dispersés sur différents sujets. La quantité d'ouvrages publiés « sous la direction de », et qui rassemblent des articles et points de vue.

L'Etat lui-même crée des « commissions » avec des personnalités élues ou non élues, qui viennent de bords différents.

Aujourd'hui les ministères interviennent pour accorder des crédits, et le remuement est donc filtré par l'argent. Dans un sociotope sans argent, si les ressources matérielles sont là, vous n'avez plus besoin de demander à l'Etat des subventions.

²⁴ Notre réflexion sur le sujet se poursuit.

Les banques de données vous diront tout de suite si l'expérience que vous envisagez est faisable. Ce ne sera pas toujours le cas. A force de rencontrer le même problème il faudra donc se prendre par la main pour mieux organiser tout ça, pour expérimenter des dispositifs plus performants, et il ne manquera pas de volontaires pour y réfléchir, au moins techniquement.

Ils feront des ministères ou des bureaux ministériels à eux tout seuls. Pas besoin d'être élu pour ça.

14. La renaissance sociétale

Mais le rôle de l'Etat se construit aussi sur un autre plan, celui du vivre-ensemble qui échappe en partie à l'emprise des profits monétaires et des moyens qu'ils donnent.

Et sur ce plan, il semble que le dépérissement de l'Etat soit loin d'être souhaité et même souhaitable.²¹

Depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat, par exemple, nous attendons de l'Etat qu'il veille au principe de laïcité, contre les lobbies de la croyance. Nous craignons de voir la Charia remplacer la messe et le confessionnal. Ce n'est pas si vieux. Mais il n'y a pas que les questions religieuses.

Il a fallu, encore tout récemment, rappeler l'évidence des droits des homosexuels, leur discrimination sur certains points par rapport à ceux des hétéros. Il faut encore continuellement maîtriser les assauts racistes, xénophobes et autres.

Observons au passage que les bouffées racistes et xénophobes sont liées aux profits monétaires. C'est bien eux qui font émigrer en masse pour survivre, et devoir, en temps de crise, soutenir aussi bien les Français récents que les anciens.

Mais les profits monétaires ne sont pas responsables du sexisme ordinaire ni de l'homophobie.

Est-ce que supprimer l'argent va les éviter ?

Est-ce que son abolition évitera les appropriations, captations, abus d'autorité et d'amitié, les calomnies, et même des abus d'expériences, sous la couverture bien connue que ce que la loi n'interdit pas formellement est faisable ?

Dans le cadre actuel, nous n'imaginons de changement que dans un cadre législatif voté et appuyé par des instances qui font respecter la loi.

Mais quand des questions transversales, comme le contrôle des naissances, la peine de mort, le mariage gay, viennent sur le tapis, la solution en est chaque fois retardée. Les élus réfléchissent gravement ce qu'elles peuvent leur rapporter ou faire perdre de voix.

Pour des questions comme celles-là, réunissez en conclave cinquante personnes tirés au sort comme les jurés et informez-les sérieusement et contradictoirement. On l'a déjà fait. On vous explique les contraintes, vous imaginez des solutions.

C'est un exemple, qui va dans le sens de l'abolition d'une classe politique spécialisée. Mais pas encore nécessairement dans celui de l'abolition de toute instance régulatrice.

Mais régulatrice de quoi ?

Aujourd'hui l'Etat, après l'Eglise, règle ce qui est bien ou mal en matière privée comme ailleurs. Et quand ses règlements ne tiennent pas la route, quand il faut punir et repunir, qu'est-ce qu'on fait ? On finit par changer la loi. Mais sous la dureté de cette loi, qu'est-ce qu'on trouve ? On trouve un truc dont on espère qu'il va durer longtemps.

²¹ La mention de l'Etat dans cet énoncé donne à croire que nous sommes partisans de l'Etat. Lire la suite.

Ce qu'on fait aujourd'hui n'est pas plus vrai que ce qui se faisait hier.
On expérimente, sans le dire. Alors disons-le ! C'est l'hypothèse sur laquelle nous travaillons.

Elle consiste à considérer **ce dont on se plaint** comme une aubaine **pour réfléchir** à ce qui l'a permis. En gros : au lieu de les punir, remercions plutôt ceux qui nous révèlent les failles de l'expérience en cours.

Moins les remerciements, pourtant, est-ce que ce n'est pas ce qui s'est passé quand, après avoir enfermé ou décapité pour avortement, on a reconnu le droit d'utiliser des moyens contraceptifs ?

On a cassé l'expérience en cours, qui s'étalait sur des décennies, voire des siècles.

Elle interdisait et punissait, en vertu de certains principes. On l'a corrigée, au point de changer l'approche générale.

Et voilà que les condamnés d'hier sont devenus des héros annonciateurs.

Notre hypothèse n'a donc rien d'extravagant.

Tirer la leçon de l'expérience passe, souvent mais pas toujours, par l'énoncé de certains principes ou droits, comme celui de pouvoir disposer aussi librement de son corps que de son esprit.

Mais ensuite : faut-il coiffer le permis et le défendu du classique chapeau de l'Etat ? Est-ce qu'il peut, à lui tout seul, assurer l'ordre ? Il ne le peut que dans la mesure où la société l'accompagne. Et au final, ce n'est pas lui qui commande mais l'évolution. En d'autres termes, c'est l'expérience.

Que certains sociétaires soient plus doués que d'autres pour énoncer et renouveler les principes directeurs de cette expérimentation permanente, on ne va pas s'en plaindre.

Mais en séparant, comme nous le faisons, d'ailleurs assez mal, l'exécutif du législatif et du judiciaire, tout ce que nous avons réussi à faire était d'entretenir la concurrence entre leurs pouvoirs et de les faire exister d'une manière de plus en plus indépendante de la société.

Ils se penchent sur elle plus qu'ils n'en font partie et s'étonnent toujours qu'elle leur résiste. Ils contribuent à donner à la maîtrise des usages de gouvernement une importance dévorante, alors qu'elle se cherche dans des façons de faire, des usages que nous prenons, à cause d'eux, pour des détails, alors qu'ils commandent la vie.

Il faut encore y réfléchir, et à ce propos, j'attire à nouveau votre attention sur la fécondité de l'hypothèse d'un sociotope sans argent.

Quand nous avons commencé, nous n'avions aucune idée au sujet de la *démocratie représentative*, par exemple.

Et un jour nous nous sommes rendu compte que, sans en avoir jamais parlé nous avons tourné la page, et que l'hypothèse de la désargence répondait à toutes les attentes de ce qu'on appelle **démocratie participative**, moins les risques actuels, car vous savez bien que, si participer permet de sauver quelques meubles et améliorer certains cas, ça sauve et améliore aussi et surtout le régime de l'argent.

Vous vous souvenez de Duboin qui disait que l'économie distributive pouvait se faire sans en passer par l'égalité des revenus. Bien sûr, mais alors à quoi bon. On peut instituer la désargence et conserver les votations, et de votations en votations conserver le centralisme étatique.

Mais à ce compte ce n'est pas la peine, sauf si vous voulez voir croître et embellir encore une classe politique distincte de la société réelle.

Donc... Attention aux facilités qui font tout capoter. La fin est dans le début.

15. Qui va représenter « la France » ?

Je répons maintenant à la question posée.

Question de symbole... Qui va représenter « la France » ?

La raison pour laquelle vous posez cette question est facile à comprendre, puisque ce qu'on appelle « la France », la France représentée par des élus ou un Président, se confond quasiment, aujourd'hui, avec des intérêts économiques sur le front des profits monétaires. S'il n'y en a plus à faire, où est-elle ?

Mais « la France » ou son idée, quel que soit son représentant et sa place dans la compétition économique, ça ne l'a jamais empêché d'exister.

Avec ou sans argent, rassurez-vous elle survivra !

Les autres peuples s'en font une idée comme nous avons notre petite idée sur eux, et quand ils verront arriver de France des gens pour discuter de sujets importants, ils discuteront avec ces gens-là et c'est tout, car sur quoi, en réalité, sur quoi portent les discussions internationales et nationales ?

Elles portent sur les usages des uns et des autres, sur leur harmonisation. On cherche comment les harmoniser et jusqu'où les usagers locaux peuvent les changer.

Dans un sociotope sans argent, les changements ne seront plus ni bloqués ni imposés par des gros sous. On discutera principalement et objectivement des ressources.²⁴ Des ressources naturelles et de leur renouvellement, des infrastructures, disponibles.

Des ressources humaines aussi, des formations, des motivations, de l'esprit dans lequel les usagers s'engagent dans une expérimentation quelconque, sans confondre ces ressources et les profits qu'on peut en faire. La solidarité entre les peuples, les régions, pourra enfin librement jouer. La casquette du bonhomme avec qui on cherche les solutions les plus pertinentes n'a pas d'importance.

J'ajoute que, dans un sociotope où l'hypothèse, l'esprit d'expérience, qu'on peut arrêter à tout moment, prend le pas sur la dogmatique arithmétique, la vérité du crédit supérieur au débit, la vérité des comptes de bilan et de la capacité à rembourser les emprunts, dans un sociotope comme celui-là les décisions prises auront un caractère souple et plus facile à expliquer que celles dont nous savons qu'elles protègent avant tout des puissances d'argent, des puissances qui voient la planète et de ses usagers comme un couteau de cuisine voit la réalité, sous la forme de pommes de terre à éplucher.

On ira toujours plus loin et plus vite en tirant au sort des usagers intéressés par un problème précis, par une situation dont ils connaissent les enjeux, qu'en élisant un Président polyvalent, qui aura toujours les yeux fixés sur les sondages.

Derrière sa polyvalence, d'ailleurs, qu'est-ce qu'on trouve ?

On trouve des cabinets ministériels, avec des hauts fonctionnaires en principe intéressés par ce dont le ministère traite, et qui le traiteraient avec plus d'efficacité, d'inventivité, s'ils n'étaient pas mis en concurrence les uns avec les autres et tenus de faire des choses qui n'offensent pas trop l'électorat du ministre.

Libérez-les de ce carcan.

Libérez nos hauts fonctionnaires de leur mission monétaire, ils pourront exercer leurs talents dans un tout autre esprit.

Ils les exerceront comme tous ceux qui n'ont pas attendus d'être engagés par l'Etat pour s'engager dans des batailles comme celle du gaz de schiste, de la vie en prison, de la pollution, tous plus généreux les uns que les autres mais qui s'arrangent comme ils peuvent de **la pollution majeure, la pollution de l'argent**, au lieu de la porter une fois pour toutes au musée des usages qui furent un jour indispensables.

²⁴ Les lignes suivantes ont été légèrement modifiées.

III. Mise en ondes économique et politique

16. On commence quand ?

Bernard Charbonneau, à la fin du siècle dernier dans « Il court, il court le fric », paru en 96, disait que notre apocalypse, faute d'être atomique, pourrait bien être monétaire.

Je n'aime pas les propos tragiques, ni entendre répliquer, automatiquement, qu'on exagère toujours.

Les temps qui viennent apporteront, comme les autres, leur lot de difficultés, des difficultés où beaucoup, beaucoup vont pêcher.

Beaucoup mais pas nous.

Faire connaître la désargence, c'est toujours le moment, même quand les eaux sont limpides. Faire savoir que c'est autre chose qu'un pansement de plus, autre chose qu'une révolution de palais, ça c'est clair.

...Clair aussi que nous sommes aujourd'hui déjà en guerre, une guerre économique mondiale masquée sous des brouillards nationalistes, démocratiques ou religieux.

En 40 (1940) qu'est-ce qu'il envisageait, Grand Charles, pour gagner la guerre ?

L'usage de forces mécaniques supérieures à celles qui avaient servi les nazis.

Il raisonnait en militaire.

Dans la guerre économique où l'argent est à la fois la fin et le moyen, ceux qui la conduisent tentent de la gagner en recourant, encore et toujours, à la seule force sur laquelle on leur a appris à compter, la force arithmétique, la force arithmétique de la croissance des profits monétaires.

Ils sont assis sur la branche et ne vont pas la scier. Payez vos dettes et tâchez d'en faire d'autres.

Tous les jours vous entendez dire que ça ne peut pas continuer comme ça.

Mais figurez-vous que c'est aussi ce que disent entre eux les champions de la finance. Ils n'en peuvent plus, les pauvres, de chercher du fric. Ils se démènent pour vous en trouver, en vous endettant, en poussant à la compétition, qui raréfie les ressources basiques sur lesquelles ils peuvent encore un petit peu spéculer...

Il y a erreur quelque part, bien sûr.

L'erreur c'est de croire que l'usage de l'argent et le libéralisme qui l'accompagne sont la fin de l'histoire.

Les temps modernes en ont suffisamment fait l'expérience pour la conclure en beauté.

En beauté, car une autre peut commencer, que celle qui s'achève a couvé sans même le savoir.

Et vous savez maintenant laquelle, sans faire appel aux douteuses ressources techniques de l'argent, avec ses profits et ses dettes, sans faire appel à la capacité qu'il a de s'accumuler toujours dans les mêmes mains

Donc, vous débrayer le circuit des prix. Vous gardez celui des renouvellements.

L'inventaire des banques sera immédiatement dopé par toutes les ressources aujourd'hui gâchées pour faire du fric. Il prouvera qu'il y a de quoi faire en suffisance et régler du même coup la question « ils vont tout emporter.

Vous montrerez à chacun qu'on l'attend lui personnellement et qu'il peut être reconnu autrement qu'à la hauteur de son salaire, et vous réglerez la question « ils ne voudront plus rien faire ».

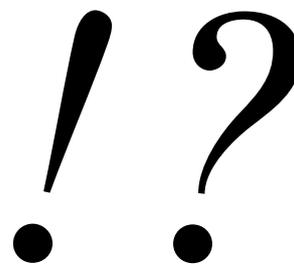
Vous libérerez plein d'espairs et pouvoirs que l'argent dessèche ou détourne, dans la consommation, la drogue, la violence. Vous prouverez tous les jours que dans le nouveau régime il n'y a plus ni gagnants ni perdants.

Débrayer le circuit des prix ? Le circuit de l'argent ?

Techniquement, ça ne pose pas de problème, et ça divise même les problèmes par deux, puisque vous avez un circuit de moins à gérer !

Vous allez pouvoir vous consacrer au seul qui importe, celui des ressources.

Politiquement, c'est une autre affaire, mais celle-là, **celle-là** en vaut la peine, et maintenant que vous savez que c'est ça, que c'est bien ça qu'il faut faire, vous trouverez ! On ne va pas tout vous dire, et vous mettrez Rousseau, Proudhon, Grand-Marx, Grand-Charles, Gandhi et Mandela, même, avec tout le respect qui leur est dû, dans une petite valise.



DESARGENCE.ORG

Le site a été construit à l'automne 2012 sans que nous sachions encore si le projet d'une première Rencontre allait se concrétiser.

Il prévoyait un « blog », dont le contenu et la périodicité exigent des talents et une assiduité dont « le responsable de la publication » est bien incapable !

Des articles, par contre, il sait faire, et rendre compte d'un ouvrage... En voici deux, qui figurent à la rubrique « Notier de la désargence », au point 4 du sommaire. Si vous en avez à proposer, n'hésitez pas !

*Quant au blog, il est possible que Jean-François Aupetitgendre, auteur du **Porte-Monnaie**, qui fait l'objet du deuxième compte-rendu, s'en charge un jour ou renvoie à celui qu'il tient déjà. Mais d'autres, là aussi, peuvent y contribuer.*

Laurence Duchêne et Pierre Zaoui

L'abstraction matérielle

L'argent au-delà de la morale et de l'économie

La Découverte, Janvier 2012, 200 pages, 18 €

Le sous-titre n'entretient aucune illusion : il s'agit d'« au-delà », pas d'« après ».

La table des matières confirme.

Au-delà des impasses morales de l'argent (Chapitre 1: L'impossible résolution morale) et des impasses relatives aux conceptions de la monnaie (2 : Les théories aporétiques de la monnaie), elle affiche (chapitre 3) la possibilité d'un usage politique de l'argent et des « propositions pratiques ».

1. « Il semble autrement simple d'établir des règles et des devoirs avec l'argent qu'avec autrui, les plaisirs et les honneurs (qu'est-ce qu'une pièce de monnaie à côté ?) ». Toutefois, « à s'en tenir à l'expérience la plus commune, celle-ci ne nous apprend-elle pas [...] combien la plupart des jugements et discours moraux sur l'argent sont en vérité hypocrites et sans mains ?^{xx} » « Tout le monde a une morale de l'argent : l'avare a une morale de l'économie et de la prévoyance, le prodigue une morale du plaisir et du *carpe diem*, même le joueur pathologique a une morale. »

Pour mettre à jour « l'illusion transcendantale d'une moralité possible de l'argent », Duchêne et Zaoui avancent trois arguments.

Une morale de l'argent suppose par définition une certaine essence immuable de celui-ci : ce doit être un vrai bien ou un faux, ou un bien neutre, mais « dans tous les cas un bien fixe » quelles qu'en soient les variations superficielles. « Or, l'histoire, l'anthropologie et la sociologie nous ont appris combien non seulement les formes de monnaie mais les différents rôles (matériels, symboliques, religieux,, sociaux...) qu'on lui attribue paraissent variables selon les sociétés, au point qu'il paraît bien difficile de lui attribuer une essence définie. » Il n'y a pas de lien nécessaire

entre l'ensemble des « morales » conscientes et explicites de l'argent et ses usages concrets.

Le second argument s'appuie sur « les découvertes » [?] de la psychanalyse. « Celle-ci a en effet assez fortement montré combien nos rapports avec l'argent pouvaient être considérés comme des symptômes privilégiés de nos pathologies mentales.^{xxx} [...] Par son extrême plasticité à la fois matérielle et symbolique, l'argent serait l'objet idéal de tous les investissements inconscients. » A la toute fin de cette étude, une remarque : « S'il y a un bon rapport avec l'argent, c'est de n'en pas avoir [*aucun rapport avec lui ne ferait donc « le bon » ?*], ou en tout cas de ne pas trop répéter le même, puisque l'argent n'est jamais cause mais simple élément, à la fois imaginaire, symbolique et réel, de causes plus profondes. » Elle confirme l'intention déjà lisible dans le titre. Si l'argent n'est jamais à lui tout seul « cause », il sera plus facile d'innocenter son usage général.

Le troisième argument contre « l'illusion transcendantale » se veut plus « pratique ». La « pratique » relève ici de la prudence : « Si les morales de l'argent sont toujours des morales appliquées, elles ont toutes les chances, dès qu'on les regarde de près, de se perdre dans des casuistiques sans fin. » Gardez-vous donc de la casuistique (« assommante et presque toujours

^{xx} Référence à « Ils ont les mains pures mais ils n'ont pas de mains », formule de Péguy, qui signa un essai sur l'argent... Les auteurs ont évité la bibliographie sur l'Argent. Elle aurait doublé le volume de l'ouvrage !

^{xxx} Ceux qui envisagent sérieusement l'hypothèse d'abolir l'argent sont souvent invités à « aller se faire soigner ».

circulaire »)! Y a-t-il des métiers intrinsèquement immoraux : usuriers, prêteurs sur gage, huissiers ? Est-il immoral de posséder plus qu'un certain montant d'argent ? Et si oui quel montant ? Peut-on réparer un crime de sang par de l'argent ? Si oui n'est-ce pas faire bon cas du crime ? Si non... » Etc. Quelques lignes plus loin : « Autrement dit, les vrais problèmes moraux ne sont peut-être jamais des problèmes d'argent, mais des problèmes qui prennent appui sur bien davantage : le bonheur, autrui ou le devoir. » Ce qui s'appelle botter en touche, car la réalisation de ces excellentes choses passe encore *aujourd'hui* par l'argent. « *Et pourtant il faut bien vivre* ». Donc avec l'argent, avec de l'argent. « Or, du point de vue de la vie, il est toujours certain que les différents rapports possibles avec l'argent ne peuvent jamais être considérés comme équivalents, sauf à renoncer à toute morale et courir à sa propre perte. Dès lors on peut bien reconnaître un principe d'insuffisance radicale à toutes les morales de l'argent [...], on n'en demeure pas moins contraint par les nécessités de la vie d'en choisir un. Mais alors lequel ? »

Les auteurs en distinguent quatre, quatre principes qui « seraient tous parfaits en leur genre s'ils ne nous faisaient pas tourner en rond comme un hamster dans sa cage ».

Ils se distinguent, le premier « par une condamnation vaine ou dangereuse », le second « par une indifférence inquiétante », le troisième « par une réhabilitation douteuse », et le dernier « par un juste milieu introuvable ». Impossible à résumer. Je n'ai encore jamais lu dans la littérature de l'Argent d'analyses aussi fines et de références aussi diverses, propres à convaincre de l'inanité d'en discuter au plan moral. Inanité, puisque sa critique, sous l'angle moral, connaît toujours, à un moment ou un autre, comme le font justement remarquer D & Z, son « moment réhabilitatif ». Ce sont les mêmes « raisons spécifiquement morales et presque invariantes historiquement, qui permettent de renverser les principaux reproches que l'on fait à l'argent ».

Justice : l'argent circule entre les mains des justes comme des injustes. *Mais* il n'en demeure pas moins la condition d'une justice correctrice humanisée et d'une justice distributive précise et individualisée. **Paix** : on affirme que l'argent est à l'origine des pires crimes, pillages, rapines, brigandages, qui opèrent dans l'urgence, la hâte. *Mais* il est à lui-même son propre remède, dans le cadre du [doux ?] commerce qui s'étale dans le temps. **Etre**... Difficile à suivre. Je résume sans

trop trahir, je crois : l'argent détourne de la question de ce que je suis, de ce qui *est* et donc doit être, au profit de celle de l'avoir. *Mais* il permet aussi de s'arracher à la dictature de la réalité [de l'avoir] pour ouvrir le champ des possibles et des métamorphoses [de l'être]. **Liberté** : l'argent est aliénant, etc., *mais* « c'est d'abord parce qu'il a fait de nous tous des individus libres, affranchis des liens de soumission et d'allégeance propres aux sociétés peu monétarisés. Autrement dit, l'argent ne peut apparaître comme un poison qu'à celui auquel il a d'abord servi de remède. »

Chacun de ces « mais » peut sembler douteux, *mais* le réfuter pourquoi faire ? C'est, selon nous, tout le problème de l'argent comme *milieu*. Sa critique fait partie de sa cage et ne peut rompre avec. La critique est dans la cage. La critique *est* la cage ou achève de la *faire*, au choix.

« Au final, on dira donc qu'il n'y a pas de bon rapport moral à l'argent, y compris celui de prétendre n'en pas avoir [*de rapport moral avec lui*]. On en a tous non seulement un mais plusieurs, et qui tournent cahin-caha autour de la recherche de justes milieux [hamster, suite]. Simplement, dès qu'on les cherche précisément, ils disparaissent. Dès lors, le plus sage est peut-être de cesser de vouloir « juger » l'argent du haut de sa position individuelle équivoque pour chercher plus positivement ce qu'il est [???], à quoi il sert [ce qu'on en fait, mis ici sur le même plan] et comment en user politiquement [sic]. Autrement dit, il faut peut-être taire la question de l'argent des philosophes, trop passionnelle, trop circulaire, pour laisser une place à celle de la monnaie des économistes. » *Peut-être*...

De la nature de la monnaie et de ce qu'on en fait

2. Chercher « plus positivement » ce que l'argent « est », dans l'esprit des auteurs, « c'est se confronter à ses formes et ses usages réels au lieu de ses hypothétiques *bonnes* formes et *bons* usages. Autrement dit, suspendre au moins pour un certains temps toute position morale de surplomb ou de fausse extériorité pour se contenter d'en saisir les mécanismes objectifs ».

Tournons-nous donc vers la science économique, et comme toute science suppose une réduction, « il faut commencer par réduire notre objet à ses déterminations les plus simples ». Exit

l'argent et ses dimensions sociales, psychologique et même politiques [sic], bonjour la monnaie.

Qu'est-ce que la monnaie ? Brillant exposé de ses données élémentaires et tours de passe-passe (pouvoir « magique » des banques de créer de la monnaie en prêtant de l'argent dans des proportions qui dépassent largement ce qu'elles ont en caisse).

Il s'articule en une suite d'interrogations .

Sur les rapports des banques et de l'Etat : l'Etat édicte la législation qui s'impose aux banques mais confie à la Banque centrale de mener la politique monétaire qui régule la création de la monnaie. *Sur sa nature même :* la monnaie scripturale, qui inscrit au crédit de la banque les emprunts qu'elle a consentis à ses clients (donc leur dettes), circule ensuite comme moyen de paiement. *Sur sa propriété intrinsèque,* celle de sa liquidité^{xx} (p.83 et suiv.). *Sur la façon dont, en tant qu'unité de compte, elle simplifie l'expression des prix et pose en principe la commensurabilité des actifs* (le prix d'une obligation et celui d'un pain).

Tout au long de leurs analyses, les auteurs ont en fait et obligatoirement, reconverti la question « qu'est-ce que la monnaie » en « que fait la monnaie ». Sauf à sombrer dans la tautologie classique de « l'être » qui est ce qu'il est *et qu'on ne saurait définir que par ce mot-là même*^{xxx}, comment « définir » l'être de la monnaie, celui-là ou un autre, autrement qu'à travers ce qu'il *fait* ? Au terme de leurs analyses force leur est de reconnaître que cette « approche fonctionnaliste de la monnaie donne une réponse tronquée à la question de savoir ce qu'est la monnaie : elle conforte sa nature instrumentale en reniant ses autres dimensions, et finalement évacue la question de ce qu'elle est ». On se retient de

^{xx} J'isole ceci : Cette liquidité est aussi à double tranchant : Le premier : « Si les agents ne veulent plus détenir que de la monnaie, s'ils sont méfiants à l'égard de tous les autres actifs, le système économique s'enraye. La *trappe à liquidité*, comme l'avait surnommée Robertson, survient lorsque les individus ne veulent plus que de la monnaie, lorsque leur demande de monnaie est infinie ; une telle situation se produit lorsque le taux d'intérêt est tellement bas que tous les agents anticipent qu'il va réaugmenter et la politique monétaire devient alors impuissante à relancer l'activité économique et principalement les investissements. La liquidité [l'avantage de la liquidité ?] n'est au fond qu'une croyance qui, si elle se répand d'une manière outrancière, produit une bulle spéculative. » Second « tranchant » : l'éclatement de la bulle, comme en 2001 et 2007, « a renvoyé les titres à leur juste place de promesses qui, en période de crise, ne peuvent combler le manque de monnaie ou, pour le dire autrement, l'irréfragable nécessité de disposer de monnaie ». Cage pour hamster, suite.

^{xxx} Ce que « lui » reproche Pascal.

s'exclamer « encore ! ». D'autant plus que la suite replonge bravement dans les fonctions, en dépit de formules qui vont *qualifier, donc faire être* la monnaie comme *étant* - « neutre », « active », « convention » ou « totalité supérieure aux individus ». Au beau milieu surgit la question : « ce que fait la monnaie sans le dire », un « faire » dont nos auteurs décrivent les contradictions et impasses telles qu'elles apparaissent à *travers les théories économiques*.

On est évidemment très loin de l'approche basique de l'accès aux choses au moyen de l'argent. Le pékin de base ne perdrait *peut-être* rien à le savoir : « Il ressort finalement de ces analyses que la monnaie n'est ni une marchandise, ni le résultat d'un contrat, ni la créature de l'Etat, qu'elle est logiquement antérieure aux relations de marché et qu'elle constitue un lien social plus fondamental que le marché. [...] La monnaie n'est pas une entité économique, mais ce par quoi l'économique est pensable... » Le nôtre, l'actuel, en tout cas, car il y a eu une économie avant la monnaie et il y en aura une autre après ! « Elle n'est pas un objet économique, mais une donnée. Dans cette perspective, *il n'y a pas de théorie économique de la monnaie possible car une théorie de la monnaie est forcément extra-économique* » (p. 118, nous soulignons) – sauf si elle se situe hors de cette économie-là, avec profits monétaires, comme c'est le cas de l'Economie Distributive, qui ne sera pas citée... Par conséquent « quel sens y a-t-il à vouloir fonder sa raison d'être [de la monnaie, rappel] dans une société marchande ? En d'autres termes, la quête d'une justification logique semble vouée à remonter indéfiniment l'échelle des conditions ou des causes nécessaires : pourquoi la monnaie est-elle nécessaire ? »

Les théories économiques sont incapables de rendre compte et donc de justifier l'usage de l'argent/ monnaie autrement que comme le font les considérations morales : ça existe, on s'en sert, il faut bien vivre avec.^{xx}

^{xx} Cette partie se termine par des questions comme en surplomb par rapport au texte : « *Pourquoi les agents ont-ils besoin de protection ? Pourquoi leur besoin de protection s'exprime-t-il dans la reconnaissance des autres ? Pourquoi la monnaie est-elle par excellence ce que les autres désirent ? Finalement, la recherche d'une origine logique de la monnaie revient peut-être ni plus ni moins à chercher à justifier le besoin de reconnaissance d'autrui. N'est-ce pas aussi vaste et insaisissable que de chercher à justifier l'origine du langage, ou, plus justement ici, l'origine du décompte ?* »

Pourquoi y a-t-il du décompte plutôt que rien...

Vous avez dit « nouage » ?

3. L'argent ressortit « essentiellement » à un questionnement non pas moral ou économique, mais politique, « au sens où il n'est au-delà ni de la morale ni des sciences économiques, mais exactement entre les deux : nouage irréductible entre l'intime et l'échange social, entre l'individuel et le collectif, entre les passions les plus singulières (ou les plus pathologiques) et l'organisation la plus commune de la vie économique. Si l'argent échappe aux prises de la morale comme de l'économie, c'est parce qu'il n'a de sens qu'à unir les deux : il fait des individus capables d'en user plus ou moins bien à travers une certaine maîtrise de leur jouissance dans le temps même où il s'investit dans des circuits d'échange, de production et de consommation qui les nient comme individus singuliers et jouisseurs, les faisant simples agents d'un système qui les dépasse. » (p. 123)

Affirmer que l'argent est (ou se fait) politique n'enfonçait-il pas des portes ouvertes ? Ne nous a-t-on pas assez seriné que « tout est politique » ? Un slogan malin, qui tend à faire oublier que « la politique » la plus immédiate, spontanée, comme celle du bonjour-bonsoir qui s'adresse forcément à un supérieur ou égal social, comme l'usage d'un matelas de laine ou à ressort ou celui de la douche ou du gant de toilette et j'en passe, tout ça marche à l'argent et aux « marquages » par l'argent...²¹

« Il ne faut pas entendre ici “politique” uniquement comme la science d'un bon art de gouverner ou de prendre et de conserver le pouvoir. Une telle politique est radicalement insuffisante, nous allons le voir, parce qu'elle manque à la fois la nature véritable [encore ?] de l'argent et la prise sur l'intime qui le caractérise et qui échappera toujours en partie à toute politique venue d'en haut. Il s'agit donc plutôt de soutenir que la politique de l'argent se préoccupe d'un lien qui relie des sphères tendant à s'exclure mutuellement. [...] En ce sens “politique” ne nomme ici ni une morale ni une science, mais un art de la problématisation : l'art de nouer et de dénouer ce que l'on peut maîtriser à ce qui nous échappe ». (p.124) .

Une politique de l'argent ne visera donc pas en premier lieu la création de monnaie mais bien davantage ses usages. Elle implique de prendre en considération les multiples dimensions sociales de

la monnaie, c'est-à-dire traiter enfin clairement *de l'argent*.

« Défendre que la vérité de l'argent n'est ni morale ni politique, c'est soutenir que l'argent est d'abord une exigence d'invention collective. [...] Inventer, c'est toujours bricoler entre des processus disjoints, les connecter les uns aux autres, faire qu'ils puissent “marcher” ensemble à défaut de s'unifier ». Le malheur - ou le bonheur - veut que « ça » s'invente partout ou « de » partout. L'invention se fait dans la cage. Théoriser sur le nouage ou bricolage « proprement politique » de l'argent, ou le mettre en observation là où ils ont lieu, comme se proposent de le faire nos auteurs, ne peut donc les conduire qu'à de très intéressantes analyses et discussions et reconduire le bricolage théorique et pratique tel qu'ils en parlent, qui change au moment même où ils en parlent et contribuent *peut-être* ainsi eux-mêmes à changer.

Je ne boude pas le plaisir que j'ai de lire sous la plume d'experts des remarques et « vérités » qui, si le vulgaire osait les commettre, seraient jugées délirantes, ou pour le moins excessives. Mais elles glissent sur leur objet, l'argent, comme l'eau sur les plumes du canard. Après avoir osé « la veulerie et la servitude voulue de prétendus dirigeants et communicants », par exemple, vient ceci : « On a dit “incurie” et l'on aimerait ajouter “irresponsabilité” ou “incompétence” de nos gouvernants, mais si l'on admet cela, on n'est pas loin de se contredire. Car user de tels qualificatifs suppose encore qu'il existerait au fond une politique juste de l'argent, connue par les savants ou au moins par certains d'entre eux, ce que pourtant nous récusons : la juste conduite de l'argent ne relève d'aucune vérité positive. »

Vous avez tout compris : la politique, ou la vérité de l'argent, ça s'*ajuste*. Ce qui ne l'empêche pas de se théoriser, et de théoriser l'insuffisance de ses théories aussi. Et c'est ainsi qu'après avoir démoli les prétentions à fonder la politique sur une économie politique qui a fini « par jouer le rôle de science normative de la bonne administration ou gestion des questions économiques au seul usage des gouvernants » (où l'économie constitue « le nouveau corps politique », « la nouvelle structure sociale de nos sociétés modernes »), D&Z nous expliquent la raison de cette prétention et de son inanité même par la désarticulation de *l'unité de la société* (donc théorisée comme telle) en multiples politiques distinctes et par « un appauvrissement considérable de la pensée et de l'imagination politique » (elle-

²¹ Au sujet de ce « marquage », *La signification sociale de l'argent*, de Viviana Zelizer (Seuil). V. plus loin.

même implicitement théorisée comme puissance), appauvrissement consécutif à la séparation de la politique monétaire elle-même des autres questions politiques.

« Aucune morale ne peut plus nous donner à espérer un rapport sain aux autres, aux choses et à soi-même qui soit entièrement libéré de toute question monétaire, et aucune théorie économique ne peut nous convaincre que l'argent puisse être réduit à n'être qu'un instrument neutre, transparent, non problématique, d'échange, de compte et de thésaurisation. »

« Qu'est-ce qui, dans l'argent est politique et fait politique ? » Au moins quatre dimensions.

La communauté ouverte au partage de la même monnaie et du même destin. « L'argent voue des groupes humains entiers et disparates à vivre ensemble, pour le meilleur et pour le pire. » Merci dollar, merci l'euro.

L'hétérogénéité sans unité extérieure : « Appartiennent aux grandes cités-monde tous ceux qui usent de l'argent, quels que soient leur origine, la couleur de leur peau, le métier, la sexualité ». Le régime de cette hétérogénéité est double : il homogénéise les pratiques tout en préservant les cultures [?] et en distribuant l'argent de manière inégale. L'argent « est un équivalent général qui, en rendant les biens et les personnes commensurables, non seulement homogénéise autant qu'il "hétérogénéise" mais surtout produit, et reproduit sans cesse, ce double processus contradictoire d'un même geste ». Bien vu !

Nouage : l'argent ne se contente pas de faire exister l'hétérogène, il le noue, fait tenir ensemble le différent, produit une unité immanente et disparate qui surpasse, déborde de partout les nouages de la religion, de la cité qui se nouaient entre eux pour former le célèbre « théologico-politique ». Ces trois nœuds se sont desserrés, mais l'argent sert maintenant de rôle de nœud et de socle fondamental. Bien vu, là encore !

Ignorance : Le bouquet... « L'argent est d'abord justiciable d'une lecture politique, et non morale ou économique, parce qu'on ne peut le penser que sous condition d'ignorance. C'est cela d'abord la

politique : non pas décider en situation d'exception, suivant la définition schmittienne de la souveraineté, mais agir sous condition d'ignorance, c'est-à-dire dans l'incertitude des effets exacts de son action. Et l'argent s'applique pleinement à une telle définition tant il ne constitue ni un bien, ni un mal, ni un instrument neutre : c'est le nœud primordial et indémêlable, ou, plus exactement, démêlable à l'infini, de sociétés sans Dieu commun et multinationales... Une sorte de nœud gordien, en somme, dont la résistance s'explique non par ce qu'on ne peut le démêler mais en l'emmêlant encore à chaque essai !

Place, donc, à l'aventure ! *L'argent est le nouage commun de l'hétérogène sous condition d'ignorance relative.* Ceci compris, il nous faut penser « non plus en termes de tissage ou de "lien social" à constituer, mais de nœuds à dénouer, non plus en termes de principes ou de ressemblance ne pouvant fonder que des communautés closes, mais en termes de communautés d'emblée ouvertes et hétérogènes ; non plus en termes de programmes et de lignes directrices, mais en termes d'adaptation, de déplacement, de dissémination, d'accompagnement des flux et des coupures ». Et si vous n'y pensez pas, ou le moins possible, ça n'en ira que mieux. Docte ignorance.

Argent, as-tu du corps ?

Nos deux auteurs ne sont pas en situation de gouverner mais de penser. Ils pensent l'argent. Par exemple, comme nouveau « corps » de nos sociétés.

La métaphore du « corps » a beaucoup servi (corps du roi, corps monstrueux - le Léviathan -, irrigation de l'organisme). Ils la réfutent. Car extérioriser l'argent sous une forme symbolique ne se peut : « L'argent est en effet ce langage hors langage qui, à force de pouvoir tout nommer, finit par ne nommer précisément rien d'autre que lui-même. L'argent est le contraire d'un signe distinctif, c'est un signe obscurcissant, plongeant dans la nuit de son équivalence l'ensemble des biens, des personnes et des valeurs, le contraire d'un symbole. S'il constitue un nouveau corps politique, ce ne peut être que sans métaphore, à même le réel ou l'imaginaire, [...] non comme signification mais comme indice ou trace ; non comme savoir, mais comme problème ; non comme signe d'un corps mais comme corps effectif et comme image de ce corps ». On comprend tout de suite que l'idée de l'abolir serait suicidaire.

Ils pensent aussi l'argent à travers Klossowski. La chose vaut le détour.

« Nous vivons dans des sociétés d'argent parce que nous sommes des corps en quête de jouissance, c'est-à-dire en quête de débordement, de brûlure, de volupté excessive. [...] L'argent est premier parce qu'il est seul à pouvoir exprimer ce qu'est un corps en quête de jouissance, de volupté excessive. Il y a argent et marché de l'argent parce qu'il y a d'abord des corps et un marché des corps en quête de jouissance. » C'est dans Klossowski. Le bon Klossow montre par ailleurs que « rien n'est plus contraire à la jouissance que la gratuité » Il ne peut pas plus exister de sociétés sans argent qu'il ne peut exister de société sans jouissance.²¹ Le fantasme d'abondance ne peut accomplir qu'un désir né dans l'expérience de la rareté et du manque.

C'est tout le génie de l'argent que de parvenir justement à produire, simultanément, les deux : le fantasme de l'abondance et la réalité de sa rareté... Génie ou pas, voyez comment l'écart se creuse entre richesse et misère, et si vous ne comprenez pas bien, ou pourquoi, retournez à *hétérogénéité sans unité extérieure*. Faut-il, *in fine*, déduire, avec Klossowski, que l'argent est un corps radicalement pervers ? Ce n'est pas sûr, d'abord parce que ce genre d'affirmation relève de la morale, ensuite parce qu'elle dit deux choses très distinctes à la fois, à savoir que l'argent « dit la vérité du désir » et « la vérité du besoin », enfin qu'on ne voit plus du tout quel type de politique peut résulter d'un « corps » argentique aussi imprécis. C'est une pure réalité politique sans politique. Ce qui n'empêche pas d'en faire une politique...

Une politique de l'argent doit être à la fois concrète et pensée. L'argent est en effet *une abstraction matérielle*, « c'est-à-dire produisant du désir de penser dans le geste même où il [l'argent] s'inscrit dans la vie matérielle de chacun. C'est cela que signifie *articuler désir et besoin* : penser le désir, le superflu, l'excès, la dépense *singulière*, au lieu même où ils paraissent d'avance impossibles, écrasés par la souffrance et le manque *commun*. » L'envie toute personnelle que j'ai de est toujours quelque part *commune* à d'autres et s'éprouve comme un manque où chaque homme particulier engage l'humain. Donc, « ce n'est ni de rêves de sociétés sans argent ni de soumission à la toute-puissance parfaitement fantasmatique de

l'argent dont nous avons besoin, mais de réinvestir l'idée que réguler des sociétés d'argent peut être une tâche à la fois nécessaire et excitante. » De sociotope sans argent, on ne peut bien évidemment que rêver ! Les rotatives qui nous impriment tous les jours des plaidoyers pour une société où l'argent serait enfin régulé, ça ne rêve pas ! Pas du tout : ça réinvestit.

« *Encastrer* » l'argent

Articuler désirs et besoin ça veut dire articuler les plans disjoints sur lesquels se donnent à voir les uns et les autres. On peut en dénombrer d'au moins trois sortes, et donc trois grandes « articulations » servant de lignes directrices « à toute politique sérieuse de l'argent ».

1. *La contradiction dans l'unité* de toute politique qui viserait à articuler les besoins, par nature finis et calculables [?] et les désirs, qui portent toujours à l'infini et sont inévaluables. « Autrement dit, le premier enjeu d'une politique de l'argent est de *faire surgir du possible du cœur de la contradiction* fondamentale et indépassable de l'argent. » Facile : il suffit qu'un pékin émette un « possible » et de l'accompagner par des mesures argentiques appropriées. Encore faut-il que le « possible » en question, comme on ne le verra pas plus loin, soit compatible avec un exercice comptable qui doit d'abord et avant tout « faire » des profits monétaires.

2. *L'intime dans le collectif*. Nos auteurs ayant finement observé que l'argent mettait « spontanément » le bien commun au profit des jouissances privées, « la seconde ligne directrice d'une politique de l'argent, qui, en tant que politique, est nécessairement pour tous [est de] mettre les jouissances privées au service du bien commun par tous les moyens possibles allant de la fiscalité étatique à l'évergétisme privé ». A condition là encore que ce « service du bien commun » se conforme à l'obligation d'opérer des profits monétaires dont la redistribution fait marcher l'économie, mais passons.

3. *La rareté dans l'abondance*. S'étant avisés que « les processus réels de l'argent fonctionnent à l'envers » et produisent sans cesse de la rareté, de la pénurie, du manque, « car du corps comme des biens on n'en a jamais assez, les besoins étant tout aussi artificiels que les désirs », D&Z proposent de faire fonctionner cette machine à l'envers, « c'est-à-dire à produire des fantasmes de rareté au sein de la société d'abondance ». Mais ils se représentent cette « abondance » par une

²¹ Ce qui explique pourquoi les partisans de la décroissance heureuse ne sauraient envisager de se passer d'argent...?

abondance d'argent : « une société où l'argent ne manque pas mais où l'on produise moins. » Là, moi pas comprendre. Comment son abondance sera-t-elle créée ? En produisant moins ? En ne produisant que ce qui correspond aux besoins fondamentaux ? D&Z semblent soudain oublier que la création monétaire ne fonctionne « bien » qu'en proportion de la quantité de produits et services mis sur le marché et à condition qu'ils assurent un taux de profit suffisamment élevé, ce qui suppose qu'on appâte le client avec plein de choses qui n'ont rien à voir avec les besoins fondamentaux et tout avec le désir. Détail ?

Une fois brossées à grands traits leurs trois grandes « lignes », quelle « politique concrète, à la fois contradictoire et articulée, intime et collective, source d'autant d'abondance réelle que de rareté précieuse, mettre en place ? »

C'est le moment ou jamais de faire appel à Polanyi et d'imaginer, à sa suite, un avenir où l'« Argent » sera désormais *embedded*, qui se traduit par « encastré », dans « le social ». ¹² Mais Duchêne et Zaoui, malins, ont vu la difficulté.

« Il n'y a pas d'un côté des sociétés où les faits économiques sont encastrés et de l'autre des sociétés libérales où ils se désencastrant, car toute société a une politique d'encastrement de l'argent qui marche plus ou moins. Dès lors il faut sortir de l'alternative société libérale de marché/société dirigée, pour penser les modalités possibles, plus concrètes, d'encastrement de l'argent. »

Ils commencent par nous en décrire quelques figures : l'encastrement *religieux*, qui fixe des limites à son usage, *par les citoyens éclairés, par les pauvres, par les riches*, qui consiste à « marquer » l'argent ¹³, *par l'Etat*, qui assure l'égalité de circulation sur le territoire souverain entre riches et pauvres comme entre marchandises et personnes étrangères, la survie du corps social et

¹² *To embed*, *enfoncer*, *enchâsser*, *noyer*, *sceller* (Dict. Collins) se traduit généralement par « encastré ». *Encastré* est devenu LE mot de la tribu des cœurs généreux qui veulent croire possible « une alternative positive » au capitalisme, et qui donc conserve les éléments principaux de son mécanisme, à commencer par l'obligation d'opérer des profits monétaires.

¹³ L'argent est dévolu à un certain usage et « marque » son usager. Ex. Ne pas mettre dans le tronc de l'église de l'argent mal acquis, réserver l'argent pour certaines dépenses, le convertir en bonnes œuvres, les monnaies complémentaires ou alternatives. Ce phénomène est pris en compte par Viviana Zelizer (*La signification sociale de l'argent*, Seuil 2005).

la prise en compte de l'intérêt commun dans la gestion monétaire. »

Et sur « l'encastrement » de l'économie dans l'obligation d'opérer des profits monétaires pour les redistribuer aux actionnaires sous forme de dividendes, au banquier sous forme d'intérêts, à l'Etat sous forme de taxes et d'impôts, en investissements, et s'il en reste, aux salariés... ? Rien. D&Z *n'en disent rien*. Etonnant, non ? C'est comme ça. Il est encore possible aujourd'hui de parler d'économie, de morale, de politique de l'argent, de dénoncer le capitalisme par tous les bouts sans parler de profits monétaires. Ou d'en parler « comme ça », comme de la pluie et du beau temps, des parapluies et des ombrelles, sans viser à les abolir.

Passons sur l'encastrement religieux. Les deux autres ? *Ils montrent que l'« encastré » existe déjà*. Il fonctionne tant bien que mal, mais il existe. Tout ce qu'on peut inventer pour justifier telle ou telle « mesure » ou inventer comme « mesure » nouvelle n'y changera rien. Les conséquences seront heureuses, graves, fatales, mais pas plus que d'habitude. Le public concerné réagira, ou ne réagira même pas, il descendra peut-être dans la rue, mais bof, ça fait partie des risques, dont on s'arrangera en changeant de ministre ou de gouvernement...

Et si Duchêne et Zaoui avaient parlé de l'encastrement des profits monétaires ? Eh bien ils en auraient parlé, là aussi, comme d'une preuve que « l'encastrement » fonctionnait déjà...

Bref, « l'encastrement » continuera son brave bonhomme de chemin, avec ses exercices de « pratique politique » quotidienne. Il semble donc aussi vain d'en appeler à un tel « encastré » et à la mémoire de Polanyi que d'en appeler « à vivre enfin ». L'encastrement s'encastre autrement tous les jours et son encastré ne constituera jamais qu'un « habillage rhétorique » (dont cette expression même fait partie). Duchêne et Zaoui nous en avaient en fait d'avance prévenus, p. 132, disant que « l'argent ne peut ressortir à aucune politique réformiste puisqu'il en constitue justement le socle ou la structure fondamentale ». Leurs analyses, leurs références, la façon même dont ils font « avancer » la problématisation morale, économique et politique, en plaçant le politique en position de synthèse pratique, participent à sa mise au dodo générale dans le lit d'une « actualité » de l'argent où... - faites de beaux rêves, et des cauchemars aussi : *c'est comme ça*.

Le ton des dernières phrases du tout dernier paragraphe est résolument résigné : « Dans une société d'argent, il n'y a que l'argent qui peut nous perdre ou nous sauver, jamais pour toujours et entièrement, toujours partiellement et provisoirement, *mais c'est déjà ça.* » (je souligne).

Résigné mais pas sans un petit baroud d'honneur, pour préférer le salut à la perte : « Mieux vaut élaborer une politique de l'argent communément acceptée plutôt que de laisser l'argent nous guider seul vers notre ruine. » Mais quel contenu donner à ce « mieux » ? Où, quand, comment se décide « ce qui vaut mieux » ? « Une » politique de l'argent ne s'élabore-t-elle pas au jour le jour en pratique et en théorie aussi ? Avec son lot de « il faut » et « ne faut pas » fondés sur n'importe quoi et le contraire - pourvu que ça n'entrave pas la croissance des profits monétaires, « dimension » ignorée de tout l'ouvrage et qui, celle-là, ne nous laisse jamais seuls...

Phrase finale : « Il n'y a pas d'anthropologie de l'argent, seulement de la politique : du début à la fin, ne serait-ce que pour pouvoir penser de temps en temps, dans quelques sanctuaires fragiles et mobiles, à autre chose qu'à l'argent, c'est-à-dire à autre chose qu'à la politique. »

Il n'y a donc que « de la politique » pour penser au-delà du politique. Pense, pensons, pensez politique, mes frères, et nous pourrions penser à autre chose qu'à *ce* et *ceux* qui nous gouvernent, à qui fait quoi de l'argent, et qui l'encastre dans sa poche ou dans la mienne... Quel ennui, tout ça, n'est-ce pas ?

Vanité des vanités du penser politique ! La perspective de pouvoir enfin penser à autre chose qu'à la politique par le truchement de la politique, qui arrive *comme ça* au bout de deux cents pages de plaidoyer « politique » en faveur de l'usage de l'argent, a quelque chose d'émouvant.

Elle me ramène page 132, au premier membre de la phrase citée plus haut.

Elle commençait par « Si l'argent est en effet une réalité politique avant d'être un instrument économique ou une question de morale privée, il ne peut ressortir à aucune politique révolutionnaire qui promettrait une société sans argent ». J'ai sursauté...

Est-ce à dire que dans une société sans argent, il ne peut (donc) plus y avoir de politique du tout ? Je suppose, puisque les auteurs ont prouvé qu'il ne pouvait y avoir de politique que *de l'argent*, autour de Lui ou à ses pieds, et en « l'encastrant » dans tous les cas !

On voit mal comment, avec ou sans argent « tout » cesserait de se faire « politique » ! Dans une société sans argent, la politique à court et long terme se fera au jour le jour comme aux temps argentiques. Dans une société sans argent les usagers s'intégreront tant bien que mal dans les usages reconnus et anticiperont sur de nouveaux usages destinés, comme les précédents, à faire le meilleur usage possible, à inventer toujours de nouveaux usages à partir des contraintes de base et de celles que l'histoire a greffées de dessus. Ils « verront », tout comme aujourd'hui, jusqu'où pousser le bouchon, ils chercheront la meilleure position d'équilibre. Cette position, reconnaissons-le, soulignons-le même de trois traits, ne sera pas plus glorieuse que celle qu'adopte in fine D&Z. Elle ne cherchera pas à l'être, elle cherchera même encore moins à l'être. Sauf que...

Sauf qu'une économie sans argent *fera* autre chose qu'une économie qui mesure l'accès aux ressources et détermine leur utilisation à l'aune de l'argent qu'on a et des profits qu'on peut en faire. Sauf qu'elle éliminera les valeurs qui n'ont de valeur qu'en fonction d'un instrument de mesure standard, extérieur. Sauf qu'elle cassera les hiérarchies prouvées par la hauteur des salaires. Sauf qu'elle mettra au premier plan l'expérience, sans devoir négocier l'usage qu'on fait *de*, la *recherche* sous toute ses formes, avec une contrainte argentique ajoutée et qui décide au final de l'intérêt de votre en fonction des bilans monétaires. Sauf qu'il ne faudra plus attendre d'avoir de l'argent ou une exceptionnelle position « sans argent » pour entreprendre, ni de retours financiers pour persévérer.

Sauf qu'en s'investissant dans ce rêve-là on sort d'un cauchemar.

On nous objecte qu'une civilisation sans argent ne fera jamais qu'une autre cage. Vue de Sirius, sans aucun doute. Mais sur terre ? Sur terre, une vie en favelas, barres et tours, fait une autre vie que dans les beaux quartiers.

Tenons-nous-en à cet exemple. L'usage de l'argent explique la différence.

Il *ne permet pas* de la justifier, sinon pour la reconduire et la « réencaster » indéfiniment dans l'obligation d'opérer des profits monétaires. Or, de l'argent, nous avons aujourd'hui les moyens de nous en passer. Alors on le fait ?

JPL

Jean-François Aupetigendre

LE PORTE-MONNAIE

une société sans argent ?

Editions Libertaires, mai 2013, 140 p., 11€

En 2029, à l'occasion d'une nouvelle crise, l'argent entre à son tour au musée des usages qu'on crut un jour indispensables. Comment ça se passe ? Réponse en cent quarante pages. Nourries de rappels de faits qui prouvent ce que la solution avait à l'époque - et a donc déjà - de logique ou d'inévitable.

Chaque séquence commence par des extraits, en italique, du journal d'un ci-devant notaire. Il mélange des souvenirs de « l'ancien régime », des réactions des voisins d'immeuble, des rencontres personnes que tout séparait. Suivent, en caractère droits, des observations plus distanciées, entre journalisme et histoire.

Exemple, au tout début :

« Nîmes, mercredi 27 Juin 2029. Je suis passé au Gambrinus ce soir. La folie la plus extrême y règne. Il était impossible de suivre les informations tant les commentaires allaient bon train. Je suis rentré à la maison de suite et j'ai allumé le poste... »

« Au café Gambrinus, les habitués du soir sirotaient leurs pastis en commentant les dernières nouvelles diffusées par la télévision. La dernière crise financière avait mis le feu aux poudres entraînant le monde dans un effet domino incontrôlable. Les reporters montraient avec complaisance tous ces retraités de Californie, Floride, Grande-Bretagne, Australie, qui n'avaient d'autres ressources que les fonds de pension. Ils s'étaient retrouvés du jour au lendemain sans aucun revenu. Un commentaire tout aussi morose décrivait les multiples emplois-services, créés pour combler le gouffre abyssal du chômage, et qui avaient sombré avec les systèmes de retraite par capitalisation... »

Quelques appels de notes en bas de page expliquent le sens de certains mots, comme ici, après *Chômage*. « Terme désignant jadis la situation d'un salarié privé d'emploi, en inactivité. Le mot a disparu avec l'abolition du salariat et ne

subsiste que sous la forme du mot argotique "chômeur", qualifiant celui qui ne sait pas comment utiliser son temps ».

Autre exemple, p. 74.

« Lundi 22 novembre 2032 : Mlle Martel m'agace et m'intéresse. Elle essaye de me faire comprendre l'historique du mouvement dit de « l'Education lente », notion curieuse, non dénuée d'intelligence, mais tellement éloignée de ce que j'ai connu que je n'arrive pas à partager son enthousiasme. Si mes parents et mes maîtres m'avaient demandé quelle matière je voulais travailler, à quelle période de l'année et avec quelle fréquence, je ne parlerais sans doute pas le grec et le latin et serais nul en grammaire ! »

Suit une présentation de Mlle Martel, institutrice passionnée, « ...qui n'avait jamais réussi à trouver un homme à la hauteur de ses combats », intarissable sur les potentialités de la révolution de 2029, et ce morceau d'histoire fictive :

« Juste avant la grande crise, des manifestations monstres avaient eu lieu pour réclamer plus d'enseignants et de surveillants dans l'Education Nationale... Le "Mammouth" avait été si bien dégraissé qu'il en était devenu méconnaissable et ingérable. Les écoles privées s'étaient multipliées, promettant à ceux qui en avaient les moyens une éducation de qualité. Dès que les salaires furent supprimés, tous les anciens enseignants, tous les jeunes recalés aux concours du Capes et agrégations, devenus si sélectifs, toutes les bonnes volontés prêtes à subir des formations et des contrôles de qualités, furent invités à participer à la grande réforme de l'Educa-

tion nationale. Les enseignants du public et du privé se retrouvaient enfin sur un terrain commun. Il avait été décidé que du primaire au secondaire, un maître ou un professeur ne devrait jamais avoir plus de douze élèves en même temps. »

L'alternance des points de vue est très efficace pour faire toucher les enjeux. Elle présente un risque : celui de la complaisance, du clin d'œil par trop appuyé en direction des contestataires actuels. Notre auteur l'a bien contrôlé.

Ce n'est qu'une fois son **Porte-Monnaie** rédigé qu'il a appris qu'une *Première rencontre pour une Civilisation sans Argent* avait eu lieu à Lyon en janvier 2013. Signe que l'idée est « dans l'air ». Par quelles voies l'a-t-il rencontrée ? Lui est-elle venue spontanément, par simple déduction logique pour sortir des contradictions provoquées par l'usage de l'argent ? Parce qu'il a lu que « les » anarchistes l'avaient soutenue ? Il nous le dira !

Son anticipation fonce à 140 (pages) vers l'avenir amonétaire et doit affronter ou enjamber des objections majeures. Comme les nôtres, ses réponses sont parfois insuffisantes ou contradictoires. Tant mieux : l'expérience qu'il en fait aide à préciser comment passer le message et l'affiner.

Il ne suffit pas en effet de dénoncer « l'argent » en vrac ni même d'imputer à l'usage de l'argent les dégâts et les méfaits sociaux et écologiques que nous constatons tous les jours. Encore faut-il montrer comment on passe de l'évaluation de toute chose en argent, et donc spéculative par construction, à une prise en compte des « entrées » et « sorties » matérielles en phase avec leur renouvellement.

Le principe d'un tel passage est facile à concevoir et expliquer : il s'agit de prendre en compte toutes les ressources dont nous disposons et la façon dont leur utilisation interagit. C'est aujourd'hui possible grâce à l'informatisation des données. Nous disposons désormais de toutes les techniques nécessaires pour opérer le passage. Qu'elles servent le système actuel et qu'il les développe tous les jours pour faire duric n'empêche pas de les retourner pour en faire un usage tout différent.

Ce principe technique n'est pas toujours connu, ni affirmé, ni expliqué, par ceux qui ont

compris l'urgence d'abolir l'argent. Mais même quand ils le font, et le font bien ? Il leur arrive de réemboîter sans transition les structures du système actuel et de reconduire sur une base amonétaire le modèle étatique, la classe politique spécialisée, les cabinets ministériels, les Bercy et commissions Théodule. Vous n'en voulez pas ? Alors il faut chercher, et faire attention à ne pas se laisser prendre par un autre cycle de facilités : celui du prêt à penser et des gadgets « alternatifs » comme « démocratie participative », « conseils de quartiers », AMAP, délégués désignés au sort avec « mandat exécutoire », autosuffisance, toutes choses bien sympathiques mais qui ont été inventées dans le cadre actuel et qui demandent à être revisitées si on ne veut pas voir revenir par la fenêtre ce que la désargence aura chassé par la porte.

Certaines projections de la désargence donnent froid dans le dos, au point qu'on en viendrait à espérer qu'elle n'ait jamais lieu.

On peut s'étonner, par exemple, de voir les partisans les plus décidés de l'abolition de l'argent prendre au sérieux l'objection récurrente que « les gens » vont stocker tout ce qu'ils peuvent pour ne pas risquer de manquer. La première « solution » qui leur vient à l'esprit copie-colle celle des tristes époques de pénurie : eh bien voilà, c'est tout simple, vous aurez droit à des cartes d'alimentation ou des bons.

Tout amonétaire pourtant devrait avoir intégré, et ceci au moment même où l'intuition qu'il est possible de se passer d'argent lui est « arrivée », que si privations il y a, aujourd'hui, si certains ne mangent pas à leur faim ou si les articles disparaissent des rayons, c'est parce que les usagers n'ont pas les ronds pour acheter ou parce qu'en produire ne ferait pas des profits monétaires suffisants. Désargence rime avec abondance, une abondance sans gâchis, décroissanciste par construction. Et vos cartes et bons, qui les imprimera, qui décidera des quantités suffisantes, comment fera-t-on pour prévenir les fausses cartes, les passe-droits, les trafics, les accumulations stupides nées de la croyance qu'il allait en manquer ?

C'est donc le moment de provoquer le dépassement des idées reçues, en jouant, s'il le faut, l'avocat du diable. Ce que **Le Porte-Monnaie** fait, et très bien, quand il rapporte la

plainte du particulier Martin à l'encontre d'un ex gros-richard. Faire déhâter ce porc de son petit palais semble on ne peut plus juste. Le lecteur lambda pourfendeur des inégalités se doit donc de féliciter la mairie de donner à la plainte de Martin cette suite-là. Mais le même lecteur avale du même coup, toute honte anarchiste bue, qu'un pouvoir supérieur, indépendant, intervienne pour trancher le litige et bloque du même coup toute réflexion au sujet de la violence institutionnelle. Il entérine comme « juste » la reconduction d'un principe tout quantitatif de justice sociale qui veut que la paix sociale ne peut s'obtenir que sur la base du partage égal, sinon égalitariste, de moines en leur cellule. Les lecteurs confits en ressentiments et esprit de vengeance ne manqueront pas d'applaudir, mais les tricoteuses (les femmes qui assistaient dévotement aux exécutions sous la Terreur) ne sont pas loin.

La symbolique question du château - de la piscine privée ou de la Cadillac en or massif - peut se régler tout autrement que sur la base des ressentiments et du paradigme actuels. Tout autrement, rien que du fait que ces objets-là exigent de l'entretien et que leurs propriétaires ne pourront plus l'assurer comme avant, en accumulant des capitaux (fric) et en payant le travail (refric). Ce n'est en tout cas pas en divisant le château en appartements et en confiant sa gestion à une administration sans émotion, sans intérêt réel pour ce dont elle traite, qu'on préservera le patrimoine concret et historique.

L'affaire du château permet donc de montrer que la civilisation sans argent conduit à de tout autres *rappports aux choses*. Tout autres que ceux qu'induisent à l'égard de ces choses les classiques rapports de force *entre les personnes*. Rappports largement commandés par l'usage de l'argent. Ou pour le dire autrement, elle permet d'entrevoir que, si l'argent n'est plus la mesure *des personnes*, il cesse aussi d'être la mesure *des choses*, à travers lesquelles les particuliers semesurent entre eux. A supposer même que le principe de comparaison subsiste, d'autres standards de comparaison que des standards chiffrés en argent interviendront, dont nous ne pouvons avoir aujourd'hui aucune idée claire.

Le Porte-Monnaie constitue donc pour nous une mine de sujets à débattre. Pensons-y pour les

prochaines *Rencontres pour une Civilisation sans argent* et y introduire des ateliers ou tables rondes où nous nous emparerons d'une séquence ou d'une autre pour aller plus loin.

Je prends au hasard a séquence du 17 Octobre 2030, p.36.

Extrait du journal du notaire :

« L'ingénieur du deuxième [...] m'a annoncé ce matin que le problème des récentes coupures de courant avait été réglé. Ils ont trouvé une réponse technique tout à fait originale grâce à une équipe de chercheurs norvégiens. »

Des coupures de courant, il y en a même quand la Bourse est florissante. S'il y en encore après l'argent, il faut évidemment s'attendre à ce que « normalement », beaucoup les imputent à son abolition. En 1945, à la moindre anicroche, tout allait bien mieux sous Pétain... Passons.

Récit :

« Quand la crise avait éclaté et que tous les systèmes monétaires avaient été paralysés, Sylvain, l'ingénieur électricien du deuxième, se retrouva du jour au lendemain sans aucun moyen de paiement et sans qu'aucun organisme de distribution ne soit encore en place en ville. Certes, il cessa de payer le loyer, les crédits, les impôts, mais il fallait trouver de quoi nourrir sa petite famille. Tous les commerces avaient fermé en quelques jours. Les épiciers gardaient leurs stocks jalousement, prévoyant l'instauration d'un marché noir et les possibilités de trocs lucratifs. Les stations services refusaient de faire le plein des voitures en attendant de savoir ce qu'ils devaient faire. L'essence était-elle à qui en avait besoin ou aux compagnies pétrolières ? Fallait-il garder les cuves pour les urgences, les ambulances, les pompiers, les transports en commun ? »

Voilà le tableau brossé à grands traits, bourré de pré-supposés dont la discussion peut mener loin. Car faut-il attendre une crise pour appliquer l'abolition de l'argent ? Sinon comment lancer la chose, à quelle échelle ? Par le haut, par le biais de gouvernements au bord de la faillite et qui décident de jeter l'outil qui y conduit ? Boostée par des économistes qui auront cessé de jouer les atterrés et s'envoleront au contraire dans les espaces d'une économie depuis longtemps déjà au bout non pas du fusil mais de 01 ? Par « la base »,

une base bien massacrant et vengeresse ? Vous ne voulez pas, moi non plus, alors on fait quoi ?

Et à nouveau : quel danger réel y a-t-il pour que la crise décrite - notamment la rétention des stocks - se produise ? Les rayons sont aujourd'hui déjà renouvelés « à flux tendus », pour éviter de stocker dans chaque magasin. Lors de chaque transaction, l'informatique avertit la centrale de distribution de ce qui vient de sortir. Vérifiez ! Alors pourquoi, pourquoi donc est-ce que ça devrait s'arrêter ? Pourquoi supprimer l'argent devrait-il stopper net l'existence et le flux des produits et services ? Les poules vont-elles arrêter de pondre, le blé de pousser, les machines d'emboutir, les claviers de taper ? N'est-ce pas plutôt l'usage de l'argent qui crée la surproduction, la chute des cours et la fermeture des élevages ? L'argent qui empêche les machines de tourner, l'argent qui « restructure » les emplois de bureau ? Le jour où on aura ôté les prix des étiquettes, les fabricants et commerçants pourront enfin faire leur cœur de métier, exclusivement, à savoir chercher et proposer les produits les meilleurs et bien les présenter, faire 100% plaisir au client sans penser au porte-monnaie. Je parie qu'ils en rajouteront dans la gentillesse pour faire oublier leurs manœuvres flicardes et leurs doigts rapaces.

Deux paragraphes plus bas :

« Et puis, une grande assemblée générale avait été organisée à Nîmes pour sortir du système national et gérer la production régionale. Tous les employés y étaient conviés, cadres et ouvriers, sous-traitants et intérimaires. Les idées fusaient de toutes part et pas forcément des plus diplômés ou des plus haut placés. Sans salaires, sans argent à investir, sans obligation de présence ni intérêts personnels, il fallait arriver à fournir en électricité toute la région gratuitement. L'enjeu était de taille et la situation si nouvelle que tous les vieux schémas mentaux s'écroulaient les uns après les autres. Ce qui apparaissait le plus complexe, comme l'instauration d'un bénévolat absolument sans contrepartie pour assurer une production normale, trouva des réponses immédiates. La plupart se proposaient pour continuer leur travail habituel dans l'unique but de ne pas se retrouver sans activité et sans utilité. A l'inverse, l'organisation interne du service soulevait des

*Le Porte-Monnaie nous apporte
une mine de sujets à débattre.
Pensons-y pour les prochaines
Rencontres pour une Civilisation
sans argent et y introduire des ateliers
ou tables rondes en nous emparant
d'une séquence ou d'une autre pour
aller plus loin.*

débats insensés. La démocratie est bavarde, conflictuelle et extrêmement lente. La hiérarchie, jadis clairement établie sur les diplômes et le salaire, ayant explosé, certains y voyaient l'occasion de prendre le pouvoir au nom d'une compétence, d'une expérience, voire d'une ancienneté. D'autres cherchaient des avantages personnels là où l'intérêt général aurait dû prévaloir. Les inimitiés accumulées pendant des années d'un système coercitif, concurrentiel et individualiste jaillissaient à chaque tournant du débat. Il fallut même exclure l'ancien DRH tant il concentrait de haines, de rancœurs, d'idées de vengeance sur sa seule personne. »

Cette description ne manque pas de « réalisme ». Elle alterne l'optimisme et le pessimisme. Or c'est précisément le danger, et d'avance ou croire qu'on se prête, dans les deux cas, au nom d'un « réalisme » posé comme tel, à de nouvelles guerres de religion. Sous le réalisme aveuglant, heureusement, il y a le possible ! Des possibilités à côté desquelles nous passons tous les jours sans les voir, comme celles, encore à peine explorées, de l'informatisation des données. Il y a plein d'expériences en cours, fragilisées par le fait qu'elles doivent encore s'adosser à l'argent, plein d'idées et de brevets confisqués par le pouvoir de l'argent...

Aupetitgendre sera mieux à même que nous pour sélectionner les séquences les plus aptes à faire avancer notre compréhension des choses et nos hypothèses sur tel ou tel point.

Du roman d'anticipation au manuel de débats... Quel plus beau destin pour un livre !

JPL

Eric Hazan et Kamo

Premières mesures révolutionnaires

La Fabrique, Sept. 2013, 110p. 8 €

En quatrième de couverture : *« L'ordre existant, ce scandale permanent et mondial, ne répond plus à personne ni de rien. Il a renoncé à tout argument, hormis celui de la force. Aussi, nous ne le critiquerons pas, nous l'attaquerons »*

Assez de « livres noirs », pamphlets scandalisés, jolis mouvements de menton, mises en boîte et en alexandrins. Mais difficile d'« attaquer » sans se mettre en posture « critique ».

Quel genre d'attaque ? Et pour quoi mettre à la place ? Pas si vite !

« Pour attaquer, il faut constituer une force et disposer d'un plan. »

La suite inverse l'ordre.

« Ce livre est une proposition de plan pour rendre l'insurrection irréversible, pour que le vieux monde ne puisse plus faire retour, passé le moment où le pouvoir se sera évaporé, où ses débris tournoieront dans le vide. Un plan pour sortir du cycle trop connu des révolutions ratées ».

Comment éviter que « le changement » fasse que « rien ne change », ou qu'on le mette en scène que *pour* que rien ne change, comme J.-F. Kahn l'avait malicieusement observé à la fin du siècle dernier déjà ? Mais cette idée, peut-être aurait-il fallu l'appliquer dès le titre en écartant le concept de révolution ? Car une révolution ne fait rien d'autre, par définition, qu'un retour au point de départ. Jamais tout à fait exact, bien sûr. Disons qu'elle ne constituera jamais qu'une spire de ressort à boudin, où aucun étage ne fait le même, mais ça revient au même, et plus il y a de spires, plus l'ensemble résiste !

Quant à « la force »...

« Nous la constituerons en commun tout en discutant, en amendant ce plan, en en formant un meilleur ». Comment ne pas la « constituer en commun », la force, et comment ne pas former

d'avance un « plan » ? Passons. « Plan » revient, traité en objet central, constitutif de « la force ».

Sans savoir encore ce qui va engager l'insurrection, l'ouvrage que nous tenons dans les mains sans l'avoir encore ouvert la postule tout entière positive. Au simple motif qu'on a toujours raison de se révolter ? C'est pourtant là que tout se décide. Nous devrions savoir, depuis le temps, que quand les motifs de la révolte sont dictés par les « valeurs » de l'ordre existant, parce qu'il n'a pas tenu ses promesses, parce qu'il a « exagéré », le rideau s'ouvre à grand fracas et la cinquième scène de l'acte trois, après force dégâts et fracas, conclut : pour rien. La magie du mot « changer » a rassemblé les mécontents qui n'ont rien à objecter au désordre établi jusqu'à ce que les mesures auxquelles il est obligé de recourir pour survivre les touchent de trop près. Les maîtres du désordre provisoire ramassent les marrons du feu et Marianne remet son soutif.

La phrase qui suit, qui en appelle à *« tous ceux qui n'en peuvent plus et qui attendent que quelque chose se lève pour nous porter ailleurs »*, ne vaut donc que si on a l'idée d'une « chose » qui porte réellement « ailleurs ». Quel « ailleurs » ? On ne sait toujours pas, mais l'antépénultième paragraphe témoigne d'un souci intéressant : *« Il faut faire vite : le vent de la révolte parcourt le monde et le domino français ne va pas tarder, comme bien d'autres avant lui, à tomber. »*

Faisons crédit aux auteurs qu'il ne s'agit pas, pour eux, de remettre le domino debout, ou alors dans un tout autre jeu, où on ne parlera plus de dominos. Allons voir s'ils sont prêts à intégrer, dès le départ, au plan « révolutionnaire » qu'ils nous invitent à préparer, le souci d'autres « mesures » que celles prédéfinies par la courbure fatale des révolutions.

L'Etat pianiste

Des motifs convaincants de se soulever ou que « ça ne peut pas durer comme ça », il y en a plein l'ouvrage, associés à des perspectives constructives. Parmi ceux qui figurent au tout début, je relève (p. 14) celui où H&K épinglent (critiquent ? attaquent ?) *la déférence obligée qu'on doit à « la démocratie », au « capitalisme démocratique »* qui l'a proprement capturée et à la légitimité qu'elle est censée lui donner (que ses partisans revendiquent).

Cette légitimité, disent-ils, repose sur trois piliers bidon : 1. l'élévation constante du niveau de vie, censée aboutir à une classe moyenne universelle, 2. la comparaison entre la paix actuelle et les guerres qui ont marqué le XXe, 3. « la légitimité démocratique ».

Pourquoi pas, sauf que l'éloquence de la description contribue à cacher ce sur quoi chacun de ces piliers repose. La lecture des faits s'arrête à leur surface. Reprenons.

Le niveau de vie ? A quoi le mesure-t-on ? A l'aune de l'argent qu'on peut dépenser. Les guerres ? Leur couverture ethnique, religieuse, « démocratique » cache les enjeux profonds : concurrence marchande, profits à venir sur les ressources et les tuyaux de distribution et d'informatisation. Quant aux gouvernements, les peuples se défaussent sur eux de la responsabilité de gérer le peu qu'ils peuvent gérer au milieu des contraintes du marché.

Les trois piliers reposent sur l'obligation de faire des profits monétaires. Depuis que nous l'avons compris, pour notre part, le seul « ailleurs » à penser est celui où les profits monétaires ne seront plus nécessaires, ni même l'usage de l'argent. Il ne s'agit plus d'une révolution mais d'un changement de civilisation.

H&K disent très justement que « protester, manifester, pétitionner, c'est admettre implicitement que des aménagements sont possibles face à la crise », que « le discours de la crise » active le réflexe de la peur du chaos. Mais ils ne vont pas jusqu'à montrer comment cet ensemble, la répression et les arrangements qu'il détermine, sont contraints par le paradigme

argentique. Ils ne vont pas jusqu'à faire de celui-ci l'objet même d'un dépassement qui concerne tout le monde et qui épargnerait les vengeances et autres déchaînements, ou qu'après avoir coupé quelques têtes elles repoussent, augmentées de celles des ci-devant révoltés.

Quand, donc, ils décrivent par avance le départ de l'insurrection, d'Espagne, de Grèce ou d'ailleurs, n'importe, ils ne vont pas jusqu'à « penser » qu'elle pourrait avoir *un jour* ou même *prochainement* pour cause primordiale une insurrection consciente contre l'usage même de l'argent. Contre lui et plus du tout pour en réclamer plus. Ils ne vont pas jusqu'à « penser » que la prise de conscience de cette cause et la façon de l'éradiquer rendra l'insurrection irréversible et en conservera l'élan.

Il nous semble quant à nous très clair qu'aucun projet d'entrée en insurrection n'a d'intérêt s'il ne vise pas à éradiquer l'usage de l'argent. En d'autres termes, que tout autre « plan » de sortie du système ne fera jamais qu'un plan sur la comète : il mobilisera les « forces » créées par les misères consécutives à l'usage de l'argent, mais elles n'auront d'autre horizon qu'un usage « plus juste » de l'argent. Il ne faudra donc pas s'étonner si ses acteurs « n'en sortent pas » et qu'au moment de la fausse sortie ils reprennent leurs marques, des marques qu'ils n'auront en fait jamais oubliées. Leur insurrection, commandée par l'argent, retournera à l'argent.

Prenons du recul. Pour qu'une insurrection en fasse une, pas seulement une émeute, encore faut-il qu'elle aille au-delà de la révolte, qu'elle fasse plus qu'une démangeaison contre une « mesure » qui dépasse les bornes. En fin de régime, comme c'est le cas aujourd'hui, chaque clan sait où sont les siennes, de bornes, et la rue s'enrhume pour n'importe quoi et le contraire. Une insurrection a ceci de particulier qu'elle réunit des clans différents. Elle mélange les bornes et reconstruit le bornage. C'est à ce moment-là que de nouvelles « idées » surgissent, ou resurgissent. Le moment du « on pourrait », « pourquoi pas », qui appelle à un tout autre traitement de « questions » comme l'écologie, la décentralisation (p.60), les élections (63), la santé publique (69), l'effet destructeur des métropoles, la vengeance publique (87), la désinformation (90).

Pour faire face à ce « moment », H&K, n'ont pas encore d'hypothèse d'action, mis à part le « plan » qui évitera de revenir en arrière ou « remettre ça ».

Premières mesures révolutionnaires met à l'étalage plein d'idées qui sont dans l'air du temps et où chacun fait son marché. Nous y reconnaissons beaucoup de celles que nous aimons bien - Marinaleda, Tarnac - et que nous détestons aussi - les « alternatives » adossées au système comme le revenu inconditionnel ou les monnaies locales. Après avoir pesé et soupesé, ressenti des frissons dans l'échine, la raison reprend le dessus, et « c'est bien joli tout ça, mais... ».

H&K connaissent ce genre de rejet, de panique à froid, et tentent de rassurer. Le thème « n'ayez pas peur », faites confiance, apparaît au centre de l'ouvrage. L'histoire en effet a suffisamment montré qu'à peine le désordre arrivé, de nouvelles structures se mettent en place, une récupération générale, inattendue, des instruments de la veille : ça part dans tous les sens, mais chacun se donne au maximum, se découvre des capacités, sait se rendre utile, suit ou précède sans savoir encore bien ce qu'il inaugure.

Et vous l'aurez comme par surcroît

H&K citent Courbet, émerveillé de la façon dont tout s'organisait si simplement, si impeccablement, sans autorité centrale. Même étonnement médusé du peuple lui-même lors de la guerre d'Espagne. Même incrédulité des intellectuels tunisiens et égyptiens devant la grandeur populaire... « *Hier un peuple esclave, soumis, mesquin ; aujourd'hui des êtres fiers, nobles, courageux, aux sentiments dépouillés de petitesse. Ce qui ne prouve pas plus que l'homme est bon que l'existence d'anthropophages violeurs d'enfants ne prouve que l'homme est un loup pour l'homme. "L'homme" n'existe tout simplement pas.* »

Bien vu, merci, bravo. Immédiatement après, la vue redevient courte et sa myopie soudaine vaut le détour : « *S'il existe une chose qui produit effectivement un être vil, abject, menteur, misérable, c'est bien la contrainte étatique.* » Mais à quoi l'Etat doit-il constamment veiller,

le pauvre ?! A quoi, sinon aux contraintes argentiques, dont il se porte responsable à travers sa justice, sa police, son armée, ses prisons, son système éducatif, sa loi électorale, ses aides sociales, ses services de soins, ses taxes et impôts ? Ne tirez pas sur le pianiste ! Paraphrasons : s'il existe une chose qui produit un Etat « vil, abject, menteur, misérable », c'est bien la contrainte argentique. Imaginez qu'elle ne le touche plus : il lui reste quoi à faire ? « Il » disparaît ? Ou « il » s'invente une forme de vie analogue à celle de ses ci-devant sujets quand ils seront débarrassés de la nécessité de perdre leur vie à la gagner ?

« *Il faut renoncer à toute anthropologie politique. Si l'Etat n'est en rien nécessaire, ce n'est pas parce que l'homme est bon mais parce que "l'homme" est un sujet produit en série par l'Etat et son anthropologie.* » Mais l'anthropologie étatique ? Ne vient-elle pas en second, après l'anthropologie argentique ? Sériee par la machine argentique ?

« *Il n'y a que des façons d'être, de s'organiser, de se parler, des moments historiques, des langues, des croyances incarnées. C'est seulement en s'organisant librement avec ceux qui nous entourent que l'on peut expérimenter des formes d'existence où les vertus de chacun trouveront à s'exprimer et les faiblesses, failles, fêlure viendront à s'estomper.* » (p.55)

L'idée d'expérimenter ira droit au cœur de tous ceux qui ont comme nous compris, ressenti, vécu, que « *le recours au vote constitue un échec à s'entendre* » (p.63) et voudraient voir prendre les décisions « à l'expérience », en d'autres termes pour mettre l'expérimentation au cœur du dispositif politique, dont l'organisation aura, pensons-nous, une toute autre liberté si elle n'est plus contrainte par l'argent : si elle s'organise à partir des ressources, de ce qu'il y a, où, en quelles quantités, à quelle cadence on peut le renouveler sans manquer à la réalité directe, et non plus autour des réalités secondes créées par l'usage de l'argent, l'argent qui lui, manquera toujours - il est fait pour ça : pour devoir en créer, en emprunter, le dévaluer pour exporter, en accumuler pour passer en force et tuer les concurrents, et pour finir éponger les dégâts environnementaux et sociaux qu'on lui doit...

« A ceux qui se demandent comment un pays peut survivre à l'évanouissement de l'appareil d'Etat, on peut répondre simplement : cet appareil ne sert à rien [souligné dans le texte] - plus précisément, à rien d'autre qu'à sa propre reproduction. Ce souci-là est central : il suffit de voir avec quelle énergie tout nouvel élu... travaille sans tarder à sa réélection ». H&K mettent le doigt où ça fait mal : sur la dialectique des effets produits par la classe politique et ceux que produit l'institution même de l'Etat. Mais sur quel postulat commun fonctionne-t-elle ? Elle fonctionne, joue, travaille, sur la base de l'intérêt commun que la classe politique et l'Etat ont à la croissance et embellissement du système argentine tel que le capitalisme démocratique le reconduit d'élection en élection. Ce simple constat nous suffit largement, quant à nous, pour voir où est la sortie.

Ils insistent sur la nécessité, « pour créer l'irréversible », d'éviter que se reconstitue un Etat. Dans la forme que nous lui connaissons, certainement : dans sa forme *argentine*, que l'expression « capitalisme démocratique » souligne ou dénonce, sans qu'H & K, apparemment, s'en soient eux-mêmes bien rendu compte. Cette forme-là, la forme argentine, supprimer l'usage de l'argent, avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui pour le faire, l'abolira sans crier gare, « comme par surcroît ». Or ces moyens, ils existent, et si l'idée de se passer d'argent et celle de se passer d'Etat, qui font comme les deux faces d'une médaille, n'ont jamais abouti, c'est parce que ces moyens n'existaient pas.

Encore faut-il poser sur eux un regard tout autre et, au lieu de leur être hostile tout en s'en servant, s'en servir à de tout autres fins.

L'informatique est aujourd'hui capable de prendre en compte les données matérielles, nature, quantités, lieux, d'une manière exclusive. Elle est capable de « croiser » leur utilisation et à quel rythme pour éviter de les épuiser. Imaginez l'informatisation des données, aujourd'hui confisquée par la spéculation, tombée dans le domaine public ? Dans le style qu'H&D affectionnent pour envisager l'avenir, des équipes travailleront à les rendre plus accessibles, expérimenteront des procédés, procédures, algorithmes, qui corrigeront certains effets. Elles rivaliseront d'astuces et découvertes et l'expérien-

rience qu'on en fera, de leurs succès et de leurs erreurs, décidera de les poursuivre. Pas besoin de se faire élire pour ça. Il suffit d'avoir envie de participer à l'expérience (une « envie » qu'H & K ont justement prise en compte p. 77). A une époque où la l'informatisation policière des réseaux sociaux est capable de pressentir le danger de la réunion de certains « profils », il ferait beau voir qu'on ne sache pas détecter, dans la masse d'inventions « amélioratives », celles qui feront plus que des aménagements.

Le verrouillage révolutionnaire

Les critiques et suggestions d'H&K sur des thèmes comme « la volonté générale » (p. 73), « la passion triste de la vengeance » (87), le consensus politique, la censure (90), etc., créent comme un appel d'air. Retenons leur mise en garde au sujet de la tentation de jouer au gouvernement provisoire, qui flatte l'idée d'un gouvernement définitif et vous épargne de réfléchir à ce dont un gouvernement fait usage et aux usages qu'il nous fait.

J'ai applaudi presque à toutes les pages et vous invite donc à vous munir sans tarder de leurs **Premières mesures**.

J'y invite d'autant plus instamment qu'elles montrent comment, aujourd'hui, le verrouillage « révolutionnaire » opère. Deux exemples.

Le premier, pour ainsi dire externe, nous en est donné à propos du « revenu universel garanti », dont personne ne dit que, dans sa forme la plus courante, sa garantie repose sur la redistribution des profits monétaires, ce qui en fait tout sauf une mesure « révolutionnaire ».

« Les tenants de "cette utopie réaliste", comme ils l'appellent, ne manquent jamais une occasion de présenter toute la faisabilité économique, dès à présent, de leur "révolution". Ainsi, pour les disciples de Toni Negri, un tel revenu, déconnecté de tout travail, instaurerait dès maintenant une créativité inouïe [...]. Les coûts et bénéfiques en sont déjà chiffrés et tout plaide, disent-ils, en sa faveur. Tant et si bien qu'il n'y aurait même pas besoin d'insurrection

[...]. Il n'y aurait même pas besoin de rompre avec le capitalisme... » (p.44) « En fait, le revenu garanti prétend faire la révolution mondiale qui doit déjà avoir eu lieu pour qu'il soit possible. Il maintient cela même que le processus révolutionnaire doit abolir : la centralité de l'argent pour vivre, l'individualisation du revenu, l'isolement de chacun face à ses besoins, l'absence de vie commune. »

Comme c'est bien dit ! Sauf qu'il ne s'agira plus alors d'« un processus révolutionnaire » mais, pour parler savant, d'un nouveau paradigme.

Second exemple de verrouillage, *interne*, cette fois, qui montre la limite de l'exercice auquel se sont livrés H&K, en quoi leurs « premières mesures » ne sont encore que « révolutionnaire ».

Directement enchaîné, dans le texte, à l'affaire du R.U., nous lisons « *Le but de la révolution est de renvoyer l'argent aux marges, d'abolir l'économie* ».

Renvoyer l'argent « aux marges » c'est encore et toujours croire que son usage s'impose. C'est ce qu'avaient cru les fondateurs de l'Economie Distributive entre la crise de 29 et la guerre. Il y a dix ans, quand j'essayais de réparer l'injustice de l'oubli dans lequel elle était tombée, j'aurais demandé à H&K de prendre la tête d'un renouveau du mouvement. Ils auraient appris la possibilité d'une pure monnaie de compte, celle sur laquelle les distributeurs avaient fondé leurs espérances : une monnaie émise sans intérêts en proportion des produits et services et qui s'annule au moment de l'achat, ce qui en faisait une monnaie anticapitaliste par construction. Mais ça n'aurait malheureusement là encore produit qu'une révolution, puisque, même si les revenus, et non plus salaires, étaient garantis du berceau à la tombe, l'argent continuerait d'être la mesure de toute chose et avec lui, comme H&K le disent si bien, *la centralité de l'argent pour vivre, l'individualisation du revenu, l'isolement de chacun face à ses besoins et l'absence de vie commune*.

H&K, donc, renvoient l'argent « aux marges », mais ils en conservent l'usage.

« *On ne reproduira pas l'erreur bolchevique ou khmère d'abolir l'argent au moment de la prise du pouvoir. L'habitude d'être renvoyé à son isole-*

ment individuel pour ce qui est de "satisfaire ses besoins", l'habitude que tout soit payant dans un monde peuplé d'étrangers aux intentions potentiellement hostiles, ne disparaîtra pas en un jour. On ne sort pas indemne du monde de l'économie. Mais l'angoisse du manque, la défiance généralisée, l'accumulation compulsive et sans objet, le désir mimétique, tout ce qui faisait de vous un "gagnant" dans la société capitalisée ne sera plus que tare grotesque dans le nouvel état de chose ».

Ils ne vont pas jusqu'à dire que tout individu qui pense à l'abolition de l'usage de l'argent est un bolchevik ou khmère rouge potentiel, comme le font couramment, dans les débats que nous avons à propos d'une civilisation sans argent, les contradicteurs qui connaissent cette histoire. Mais rien que citer les bolcheviks et les khmères rouges induit le soupçon. Quant à l'affirmation qu'« *on ne sort pas indemne du monde de l'économie* », sur quoi repose-t-elle ? Sur quoi, puisque personne n'en est jamais sorti, et quel intérêt y a-t-il de mentionner la résistance des désirs, des affects, des comportements liés à « l'économie » d'hier si on veut les dépasser ?

Page 43 : « *Une chose est néanmoins certaine : le besoin de posséder pour soi les choses diminue à mesure qu'elles deviennent parfaitement et simplement accessibles [si l'argent ne fait plus barrage !]. Plutôt que d'imaginer une somme de richesses fixes à se partager selon les règles bien connues de la plus grande convoitise, de reprendre le fantasme bourgeois où tout 9-3 viendrait squatter les immeubles du XVI^e arrondissement, mieux vaut penser ce qui se passerait si l'on donnait aux maçons, aux couvreurs, aux peintres du 9-3 les moyens de bâtir à leur façon, en suivant les désirs des habitants [cas évoqué sur notre site]. En quelques années, la discussion entre voisins remplaçant l'hypocrite code de l'ur-banisme, le 9-3 serait un chef d'œuvre architectural que l'on viendrait visiter de partout [...].* »

« *Il n'y a que les bourgeois pour croire que tout le monde leur envie ce qu'ils ont. Tout l'attrait de ce que peut acheter l'argent de nos jours vient de ce qu'on l'a rendu inaccessible à presque tous [l'accès étant conditionné par la hauteur des salaires], et non du fait d'être en soi désirable.* »

Cette dernière remarque va loin. Elle invite, entre autres, à une tout autre écoute du discours des « décroissants », dont la vertu individuelle et individualiste est accrochée au fric qu'ils ne dépensent pas, eux, pour acheter des trucs dont l'obligation d'opérer des profits monétaires a besoin et nous donne le désir.

Quant à « abolir l'économie » : c'est fortement dit mais vague et n'a pas du tout la même portée qu'abolir l'usage de l'argent. Par définition, pourrait-on dire, les économistes les plus en colère contre l'économie, n'ont de colère que contre celle qu'on pratique, idéologise et électoralise. J'aime bien qu'ils « la » dénoncent, raillent, et même l'alexandrinent, mais il ne s'agit jamais que de *celle-là*, de l'économie « argentique » ou chrématistique.

A supposer que l'insurrection qu'H&K espèrent fasse autre chose qu'une révolution, elle ne pourra exister, rien qu'exister, qu'à condition de prendre en compte les contraintes de base à partir desquelles les usagers se construisent une identité, des usages qu'ils auront choisis eux. Ils devront donc faire « de » l'économie ou « de » l'écologie. Mais quelle autre économie s'ils posent d'avance qu'on ne se débarrassera pas facilement de « l'habitude que tout soit payant dans un monde peuplé d'étrangers aux intentions potentiellement hostiles » ? S'ils continuent d'admettre que l'accès aux choses ne soit possible qu'à condition qu'il fasse faire des bénéfices ?

Pour aller où tu ne sais pas...

Deux verrous, une seule clé : l'argent.

Jetez la clé, dévissez le verrou. Vous serez alors dans la position suggérée p.35.

Le premier paragraphe met le doigt sur l'inévitable concept de « transition », que j'enrage tout le premier de devoir employer et qui fausse, en profondeur, ce qui fait la spécificité de l'acte d'abolir l'argent : « *Le plus difficile, le plus contraire au "bon sens", c'est de se défaire de l'idée qu'entre avant et après, entre l'ancien régime et l'émancipation en actes, une période de transition est indispensable. Ainsi, parce qu'il faut bien que le pays fonctionne on conservera les structures administratives et politiques, on continuera de faire fonctionner la machine sociale sur*

les pivots du travail et de l'économie, on fera confiance aux règles démocratiques et au système électoral, si bien que la révolution sera enterrée, avec ou sans les honneurs militaires. » Enterrée, elle le sera, a fortiori, si, pour ne pas trop brusquer « les gens », vous conservez l'usage de l'argent qui oblige à aller travailler, rémunère selon les mérites, etc.

Paragraphe suivant : « *Ce dont il s'agit ici n'est pas de rédiger un programme mais de tracer des pistes, de suggérer des exemples, de proposer des idées pour créer immédiatement l'irréversible.* » Souligné dans le texte. Une irréversibilité plus facile à créer, nous semble-t-il, si on fait tomber l'idole Argent qu'en continuant de l'honorer, même à la marge.

« *Parmi ces pistes, beaucoup sont dessinées dans le paysage que nous connaissons le mieux, la France. Mais une telle démarche n'a rien à voir avec ce que fut en d'autres temps le "socialisme dans un seul pays". La décrépitude du capitalisme démocratique est tel que son effondrement sera international, où que se situe le premier ébranlement.* »

Bien vu. Le paysage géographique, national ou international, dans lequel ces « pistes » apparaissent importe moins que leur paysage *paradigmatique*. Une fois compris que le paradigme actuel, l'ensemble des enjeux sur lesquels nous survivons, est dicté par l'argent, c'est le moment ou jamais de se montrer ferme sur - non plus les prix mais les enjeux. Sur la position *paradigmatique* des enjeux.

Combien de fausses pistes qui reconduisent ou reconduiront aux enjeux présents? Astucieuses, géniales au carré, généreuses au cube, mais réformistes dans leur principe, comme les Sels, le revenu inconditionnel d'existence, dépenser moins, une nouvelle répartition de l'impôt, l'abolition des paradis fiscaux. Même quand il leur arrive de briser des tabous (comme les revenus non travaillés), elles misent sur les habitudes, les savoir-faire et savoir-être *connus* des clients potentiels du « changement ». Elles continuent de tableur sur la rareté, l'égoïsme, l'individualisme. Leurs promoteurs se veulent sages, sérieux, un pas après l'autre : doucement ! pas si vite, pas trop vite, ou « les gens » ne (nous) suivront plus... Pour qu'« ils » (nous) suivent, encore faut-il qu'ils

« s’y reconnaissent », les malheureux ! Un peu, beaucoup, passionnément... Et au final ? Pas du tout. Guidés par la sagesse du « pas trop », des petits pas, ils se seront fait avoir.

Le critère d’une « bonne » piste fut formulé il y a quelques siècles par Maître Eckhardt : *pour aller où tu ne sais pas, va par où tu ne sais pas*. J’ajoute : *et avec qui tu n’imagines pas pouvoir*, et donc déjà au-delà des luttes de classes et de l’esprit de vengeance (v. p.87).

On nous objecte souvent, avec un gros-rire, qu’on n’a jamais vu de civilisation sans argent. Sauf que la civilisation de l’argent, ça ne rigole pas, même pour « les » riches, qui deviennent de plus en plus méchants. C’est donc le moment d’en sortir ? Ho, H&K ? Qu’est-ce que vous diriez de ce plan-là ?

JPL

[les articles que précèdent ont été publiés sur le site desargence.org de Juillet à Décembre 2013]

appels à contributions

Vous ouvrez votre boîte mail. Annonce d’un colloque. Elle « situe le problème », indique dans quel sens les responsables ont l’intention de le traiter et vous invite à envoyer un court texte dans lequel vous montrerez que vous avez bien compris et êtes capable d’apporter quelque chose ce jour-là.²⁴

Qu’est-ce qu’une **Rencontre pour une civilisation sans argent** sinon un colloque ? Avec éventuellement des « ateliers » ou « tables rondes » sur un ou plusieurs sujets ? Pour faciliter, à ceux que ça intéresse, la rédaction de leur texte d’intention de participer, pourquoi pas sérier les questions ?

C’est-à-dire... ? En trois temps :

1. Rappeler/redécouvrir ou découvrir les incidences de l’argent sur le sujet choisi. Ce n’est pas difficile ! Observez, documentez-vous.
2. Montrer les opportunités offertes, les nouveaux « principes » qui apparaissent si on abolit l’argent. Les dégâts observés en 1 sont suspendus.
3. Mais vous mettez en œuvre comment ? .

La richesse, la profusion même des « solutions » proposées, la liberté de leur application, soulève alors de nouveaux problèmes... Lesquels, une fois identifiés, donneront lieu à d’autres appels à contribution d’un autre genre, sur des questions qui traversent les applications proposées dans le premier.

Ci après, un premier exemple très schématique, du premier genre.

²⁴ Rien ne vous empêche, dans votre envoi, de manifester des réserves à l’égard de la façon de poser le problème et du cadre général qu’il reprend. Je l’ai fait à trois reprises (« Banques de l’avenir », avec JP.Abelsohn, à la Fac des Sciences de Gestion d’Evry, « L’avenir des retraites » à celle de Saint-Omer, « Les jeunes et l’argent » à Strasbourg). Les organisateurs du colloque ont été ravis de montrer leur largeur d’esprit et situé la contribution en bonne place dans l’ordre des passages à la tribune. .

« L'éducation »

on peut titrer autrement : « le système éducatif », « apprendre en désargence », ou d'entrée de jeu poser une question comme « la désargence dispense-t-elle d'un tronc commun ? »

Trois « volets » :

1. Les incidences de l'usage de l'argent sur la construction du système éducatif.

Pour des motifs « économiques » : la répartition par classes d'âge, la spécialisation des enseignants, la distribution par tranche d'âge des savoirs « utiles » (dont l'utilité est fonction des contraintes professionnelles, du travail, des carrières, du haut et bas de gamme social). L'éducation « républicaine » = distillation fractionnée des élites (les mieux payées) de la Nation. Liens entre la position sociale des parents et le capital culturel sensible dès la maternelle. Concurrence, titres à vie, etc., etc. Mépris pour tout ce qui s'acquiert hors des murs de l'école. Le système actuel postule que les usagers n'ont envie d'apprendre qu'en fonction de la carotte et du bâton.

2. Que devient « apprendre » « en désargence » ?

Une société sans argent « pose » qu'on n'arrête pas d'apprendre et serait même bien empêché de ne pas toujours apprendre. *Le principe expérience.*

Que deviennent les « méthodes » établies pour une éducation de masse et la distillation des élites ? Certaines d'entre elles sont-elles récupérables ? Tous pédagogues ?

Les usagers peuvent désormais s'investir dans les activités de leur choix, « papillonner » d'une activité à l'autre. Ceux qui « savent » peuvent gratuitement partager leur intérêt pour un domaine particulier avec des jeunes et moins jeunes personnellement motivés et non plus obligés de passer par les filières qui assurent une vie riche... en achats ?

Intérêt des savoirs et savoir-faire acquis en multipliant les expériences en situation...

V.3. Modalités pratiques en désargence.

Sur les lieux de « travail » les ci-devant salariés ont le temps de réfléchir à l'urgence de ce qu'ils font (les usages dans lesquels leur productions s'inscrivent) et peuvent inviter les jeunes et moins jeunes à réfléchir avec eux, ainsi qu'à l'organisation des tâches (l'entreprise-école). Y a-t-il encore des lieux dévolus spécifiquement à « apprendre » ? (écoles, universités, etc.). Les ateliers polyvalents, les modèles réduits, les utopies techniques. La culture technique. Comment tenir compte des avancées et nouvelles recherches en matière de pédagogie. La transversalité des savoirs et savoir-faire. Quid des connaissances inutiles (La Princesse de Clèves...) ? La façon dont ce qui était considéré comme « art » peut englober la classique « recherche scientifique ».

Exercez-vous ! Exemple de sujets à creuser en suivant le même plan :

- ⇒ Les hauts et bas de gamme dans les produits et les services
- ⇒ Relocalisation.
- ⇒ Se loger (cf CD, début de la piste 4)
- ⇒ La fabrication des « signes » (d'intelligence, de jeunesse, de modernité, de luxe, « d'art », etc).
- ⇒ Incidences de la désargence sur la consommation (cf décroissance), l'esprit de propriété.

Banques sans argent

L'informatisation des données permet aujourd'hui d'assurer un suivi constant et en temps réel de l'ensemble des produits et services. Les codes-barres qui figurent sur la plupart des objets du commerce sont la partie émergée de techniques en constant développement. Les prévisions météorologiques, les recherches sur l'ADN, autrement plus complexes que la gestion des stocks et la traçabilité des produits, en font déjà largement usage.

La saisie sous forme électronique de l'ensemble des données matérielles, de ce qu'il y a, en quelles quantités, où on le trouve, leur regroupement dans des banques de données et leur exploitation est devenu un secteur stratégique, dominé par des géants comme les Etats-Unis ou la Chine.

Dans la perspective d'abolir l'usage de l'argent, ***la réponse à cet appel a pour premier objet*** de rappeler ces faits et donc de « situer » ce que l'abolition du secret et de la concurrence apportera de positif dans ce secteur (ex. : recenser des ressources, développer la solidarité internationale).

Le second objet de cet appel est d'imaginer, prévoir, les services offerts par les nouvelles banques à la création et au suivi des entreprises.

Dans l'hypothèse des rédacteurs de cet appel, les banques de l'avenir seront avant tout des banques de données comme il en existe déjà dans divers domaines. Elles informeront en temps réel des ressources disponibles, du plus proche au plus lointain. Chacune pourra donc être considérée comme un exemplaire d'une encyclopédie mondiale. Elle aura à charge de l'augmenter en prenant en compte les données locales et ce qu'elles ont de spécifique.

Toujours dans cette hypothèse, elle assurera deux autres services.

1. Calculer les seuils à ne pas franchir pour que personne ne soit privé et que les ressources aient le temps d'être renouvelées à la cadence où on les utilise.

2. Associer aux informations « encyclopédiques », relatives aux données brutes (il y a, il y en a, où, combien) des informations « usologiques », relatives à leur emploi : on en *fait* quoi, quels autres usages peut-on en *faire*, leur utilisation est-elle pertinente, quelles expériences en a-t-on déjà *faites* et sont-elles en cours à leur sujet ?

A titre indicatif :

Vous avez un projet quelconque. A peine l'avez-vous esquissé que l'ordinateur, comme n'importe quel dictionnaire analogique le « reconnaît » et tient prêtes toutes les informations disponibles dans cette branche. Des moteurs de recherche le font déjà couramment. L'aide à la création sera encore accrue par « l'usologisation » des données, qui prend en compte les usages possibles de n'importe quel matériel ou savoir-faire et de les croiser avec d'autres à des fins de remplacement ou de mise en synergie des expériences en cours.

La banque de données vous fournira, à mesure que votre projet avance, le résultat d'expériences passées ou actuellement à l'étude dans des domaines proches. A tout moment, elle peut bloquer du fait que votre projet excède les capacités de renouvellement des matières, la fourniture locale d'énergie...

Rappelons que, dans une économie soumise aux profits monétaire et à la concurrence sur le marché mondial, la recherche et le renouvellement des ressources s'entourent de secret et de lobbies. Abolir l'argent rompt avec cette pratique et la préemption par les riches des matières premières, des ressources essentielles, des brevets et des savoir-faire.

Ce rapide survol fait surgir au moins deux questions.

A. Au sujet de la réunion des données. Quelles données doit-on chercher et informatiser en priorité ? Jusqu'où doit-on pousser leur recensement ? Sur quels critères ?

B. Au sujet de l'accès : une fois le projet accepté, comment décide-t-on et à quelles conditions de son application et de son suivi ?

Ces questions déterminent le troisième objet de cet appel à contribution. Il porte sur l'usage « parlementaire » de banques dont les données peuvent être saisies à tout moment et partout, et permettent donc d'agir au plus près des soucis locaux, dans le respect de l'équilibre social et écologique général.

Rappelons que la forme « parlementaire », inventée au départ avant tout pour garantir les droits et la liberté d'opinion, est aujourd'hui commandée par les impératifs de la croissance monétaire. Quelle que soit leur couleur, les gouvernements doivent respecter, reconduire et améliorer ce qui la facilite et dont ils bénéficient sous forme de taxes et d'impôts. C'est à ce titre qu'on les voit aujourd'hui procéder à une révision des droits acquis par les luttes ouvrières.

L'abolition de l'argent abolit la feinte démocratie des *parlements de la croissance*, parlements croupions au service des profits monétaires.

Observons par ailleurs que le développement et le maintien de l'économie capitaliste a jusqu'à présent été assuré par son anarchie structurelle. De multiples décisions à tout moment sont prises dans un climat de concurrence universelle. Les plus puissants et les plus rusés l'emportent et confisquent l'anarchie générale à leur profit.

Dans la perspective d'une économie matérielle fondée exclusivement sur les ressources et le respect de leur renouvellement, la structure anarchique de l'économie de marché perd ce qu'elle a de redoutable.

L'hypothèse des banques de données telle que nous l'avons brossée à grands traits semble au contraire développer ce qu'elle a de plus positif : la liberté d'entreprendre, l'initiative individuelle, locale. Elles ne seront plus limitée par la perspective de perdre de l'argent ni contrôlée par les comptes de bilan. Les singularités locales et personnelles n'auront plus à résister à la pression de standards culturels dont les économies d'échelle imposent une « démocratisation » qui commence toujours par le haut. Des modifications pourront surgir de partout et être mises à l'essai sans que « tout le monde en fasse autant » ou dans la perspective que « tout le monde un jour devra en faire autant ».^{xxx}

Le présent appel à contributions n'exclut nullement que, *tout en conservant l'hypothèse générale d'abolir l'usage de l'argent*, vous rejetiez l'hypothèse particulière de banques de données ci-dessus décrite et appliquiez d'une autre façon ou même rejetiez l'usage de l'outil informatique. A charge pour vous de montrer comment.



^{xxx} Cette clause implique des recherches particulières (que nous appelons « du deuxième genre ») sur la forme et l'esprit dans lesquels les décisions sont prises quand on a « oublié » l'usage de l'argent.

PROSPER

n°25

2. Les aventures de **PROSPER**
3. Le grand bal des fauchés
Vous avez dit « alternatives » ?
6. **Un sociotope sans argent**
Texte du CD 6, 1-6
13. **Lyon 2013 : Première Rencontre**
pour une civilisation sans argent (programme)
14. **De la décroissance à la désargence**
Introduction de la 1^{ère} Rencontre
23. **Un sociotope sans argent**
CD 6, texte du débat
37. **Création du site desargence.org**
38. L. Duchêne et P. Zaoui
L'ABSTRACTION MATERIELLE
46. J.-F. Aupetigendre
LE PORTE-MONNAIE. Une société sans argent ?
50. Eric Hazan et Kamo
PREMIERES MESURES REVOLUTIONNAIRES
56. **Appels à contribution (APAC) : les trois volets**
57. *Un exemple sommaire : à propos de l'éducation.*
58. *Autre exemple : Banques sans argent*

PROSPER

Les Salles, 30570 - VALLERAUGUE
responsable de la publication : Jean-Paul Lambert
ISSN : 1621-5540

Courriel : prosper.dis@wanadoo.fr

WWW : prosperdis.org

le cahier : 5 €